

Laure Conan

L'obscur souffrance



BIBLIOTHÈQUE
D'ARTS-SCÈNES

Imprimerie de
L'ACTION SOCIALE LIMITÉE
Québec
1919

L'obscur souffrance

Laure Conan



L'Action sociale Limitée, Québec, 1919

Exporté de Wikisource le 22/03/2018

Laure Conan

L'obscur

souffrance

Imprimerie de
L'ACTION SOCIALE LIMITÉE
Québec
1919

TOUS DROITS RÉSERVÉS

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

-
- I. [L'obscure souffrance](#)
 - II. [Aux Canadiennes](#)

L'obscur souffrance

« Il n'importe pas qu'il soit large le sillon que nous devons tracer, pourvu que nous l'arrosions de nos sueurs, quelquefois de nos larmes, et même de notre sang, si le devoir l'exige. »

12 mai 18...

QUEL étrange mois de mai ! Toujours de la pluie mêlée de neige ou une brume presque aussi froide, presque aussi triste. Cela m'affecte plus que de raison. Dans ce printemps sans éclat, sans verdure, sans poésie, sans vie, je vois si bien l'image de ma jeunesse.

Pauvre jeunesse ! Rien n'est triste comme le printemps, quand il ressemble si fort à l'automne. D'un jour à l'autre, je le sens plus douloureusement ; d'un jour à l'autre, j'ai moins de courage.

L'abattement n'allège rien. Il faut réagir contre l'ennui qui m'accable. Je le comprends et à défaut de conversations agréables, de voyages, d'amusements, d'occupations attachantes, je vais essayer du recueillement et de la plume

pour me distraire.

Chaque jour, je considérerai avec calme mes devoirs, mes difficultés, mes sujets de souffrance. Je m'interrogerai sur mes sentiments, mes désirs et mes actes, non pour prendre de grandes résolutions que je ne tiendrais point, mais pour m'apaiser, pour voir clair en moi-même.

Déjà une partie de ma jeunesse est écoulée. Et ces années, d'ordinaire riantes et légères, m'ont laissé tant de rancœurs !

Ni la révolte, ni le dégoût n'adoucissent l'acuité de la souffrance, je le sais. Je voudrais me résigner. Mais accepter la vie qui m'attend est au-dessus de mes forces.

Affections, sympathies, joies, plaisirs, action, tout me manque pour être une créature active et vivante.

Je n'ai pas même l'illusion soutenante de me sentir nécessaire, et mon cœur oisif et désert se remplit de tristesses désespérées.

Si terne, si sombre qu'il soit, le printemps n'est jamais l'automne. Je le sens à la surabondance de vie qui m'accable. Chez les jeunes, d'ordinaire, cette sève ardente s'épanche en espoirs infinis, en mille songes charmants d'amour et de bonheur. Mais pour moi, c'est différent. Tout fermente au dedans ou se répand en flots de tristesse et de larmes.

Cette faiblesse m'humilie.

13 mai.

SANS doute, on ne doit pas souhaiter une jeunesse toujours heureuse, pas plus qu'un printemps toujours serein. Que deviendrions-nous, mon Dieu ! si les jours de pluie ne se mêlaient aux jours de soleil ? Tout périrait, tout se pétrifierait ou s'en irait en poussière. Et, dans l'ordre spirituel, ne serions-nous pas encore plus à plaindre si tout nous venait à souhait ? Comme le cœur s'enracinerait au plus épais de la terre ! Quelle furie de vivre ! Quel désespoir aux approches de la mort !

Ces idées me restent d'une maladie que je fis l'an passé. Je me souviens de l'horreur qui me pénétrait à la pensée de la tombe. Et dans mon angoisse, je me disais : « Si j'avais été heureuse, que serait-ce donc ? »

Dans notre condition mortelle, la douleur nous est nécessaire. C'est évident. Mais la joie l'est-elle moins ? À quoi servirait la pluie sans les chauds rayons du soleil ? Et que peut-on espérer d'une vie toute de tristesses ? Je me le demande souvent, trop souvent même. À quoi bon ? Ne faut-il pas me résigner à voir tout languir, tout dépérir dans mon âme. Dans l'ordre spirituel, comme dans l'ordre naturel, n'y a-t-il pas une atmosphère où rien ne vit, où toute flamme s'éteint ? Chose triste à penser. La flamme est si belle. Qui n'aime à la voir briller au foyer ?

15 mai.

LE foyer ! D'aussi loin que je me rappelle, je retrouve le même intérieur, froid et troublé, la même douloureuse vie de famille. J'en ai toujours souffert, mais il y a des peines qui vont s'aggravant. Oh ! quelle âcre et corrosive tristesse certaines larmes déposent au plus profond du cœur ! Quelle pénétrante, quelle dangereuse amertume elles répandent sur la vie entière ! On dit que le danger est partout. Soit. Mais les saines joies du cœur ne sont-elles pas un peu comme les feuilles qui purifient l'air de bien des poisons ? Au moins cela me paraît ainsi et je redoute l'avenir qui m'attend.

S'il est des douleurs qui fortifient l'âme, qui l'enrichissent, n'en est-il pas d'autres qui la flétrissent et la dessèchent ? Le vent et l'orage donnent aux plantes plus de force et de vie. Mais qui n'a vu de ces arbres dépouillés, déchiquetés, rongés jusqu'au faite par les larves ? Douloureuse image qui m'a fait songer plus d'une fois. Pour peu qu'on s'observe, on sent si bien comme les chagrins misérables appauvrissent l'âme, la vulgarisent et la déflorent. C'est triste, mais c'est vrai.

16 mai.

QUI sait, peut-être n'est-ce vrai qu'autant qu'on souffre mal. Et si je suis aussi sensible à mes peines, est-ce bien parce que je les crois nuisibles à mon âme ? S'il y a du

danger dans les rudes antipathies qui déchirent le cœur, dans les révoltes, les dégoûts de tous les instants, il y en a aussi dans les douceurs de la vie, il y en a surtout dans les transports, dans les enivrements du bonheur. Ceux-là les redouterais-je beaucoup ?... Me faudrait-il bien du temps pour m'y résigner ? ... Oh ! qu'on est peu sincère, même avec soi-même.

Pourquoi ne pas me l'avouer ? Je voudrais aimer comme les autres adorent, et je n'espère pas aimer jamais personne ainsi. C'est là mon angoisse, ma plus cruelle souffrance – la souffrance où toutes les autres se perdent. Mais avoir d'autres dieux que Dieu ne serait-ce pas le malheur suprême ?

17 mai.

ON assure que la patience et la volonté font des miracles. La vie de famille la plus amère pourrait donc s'adoucir. Chez n'importe qui, il y a du bon. Mais nous vivons inconnus les uns des autres. La vie intérieure est impénétrable.

Parfois, je songe que, si nous lisions dans les âmes, bien des paroles, bien des actes qui nous blessent cruellement, seraient fort atténués. La tyrannie de la passion, la souffrance, l'humeur, les travers d'esprit excusent probablement bien des torts. Heureux ceux qui ont la généreuse bonté, la largeur d'âme.

Mais les souffrances arides et continuelles gâtent le

caractère. Les jours s'écoulaient, nous laissant toujours plus ennuyés, plus irrités. Le cœur s'aigrit, se remplit de fiel. Le contact constant, les détails de la vie domestique, source de tant de plaisirs quand il y a de l'affection, deviennent un supplice.

On plaint les malheurs éclatants. On s'intéresse à ce qu'on appelle les grandes douleurs. Oh ! que les chagrins misérables me semblent plus difficiles à supporter. Les peines les plus cruelles sont celles dont on rougit, dont on n'oserait pas parler. Mais si la charité oblige envers tous, combien plus envers les siens.

Il faudrait savoir s'aveugler, le cœur devrait incliner l'esprit à l'indulgence. Dans l'alcoolisme, il faudrait voir surtout la détresse suprême de l'âme.

18 mai.

B ROUILLARD glacé au-dehors ; au dedans, dégoût profond, ennui rongeur, larmes amères. « Laissez pleurer ceux qui n'ont pas de printemps. »

J'envie ceux dont l'esprit est fortement occupé, ceux qui ont les plaisirs de l'intelligence. Ne serait-ce pas parce que l'éveil de la pensée m'a laissé un souvenir plein de charme ?

J'étais encore bien petite, mais je savais lire. Les lectures graduées ne devaient pas être en vogue chez nous, car, après l'A. B. C., on me mit en main *Le nouveau traité des devoirs du*

chrétien. Fière de mon gros livre, je l'ouvris et je lus : « Qui suis-je ?... d'où viens-je ?... où vais-je ?... » Ces mots me saisirent. Mon âme qui s'ignorait eut la soudaine perception de l'invisible, de l'au-delà et, la classe finie, j'allai seule m'asseoir au bord de la rivière pour penser à l'aise. J'y restai longtemps toute prise par le problème de mon existence, et le travail de ma pensée enfantine autour des mots « qui suis-je ? d'où viens-je ? où vais-je ? » me fut une jouissance étrange. Je me sentais sur un océan de mystère. Et n'est-ce pas un peu cela ?

19 mai.

S I je pouvais me réfugier dans un travail absorbant. Une application quelconque de l'esprit me serait une distraction salutaire. Mais non. Il faut être aux misérables tâches quotidiennes qui me répugnent jusqu'à la nausée. D'ailleurs, tant d'autres n'ont pas un sort plus beau. Je pense souvent à Mme Carlyle. Traitée en esclave par son célèbre mari, assujettie des années durant aux plus grossiers travaux, elle disait : « Ce n'est pas la grandeur ou la petitesse de l'œuvre accomplie qui en fait la vulgarité ou la noblesse, mais l'esprit dans lequel on l'accomplit. Je n'imagine pas comment des êtres doués de quelque valeur peuvent éviter de devenir fous dans un monde comme le nôtre s'ils ne comprennent pas cela. »

N'est-ce pas ce qu'entendait Emerson, quand il écrivait à l'une de ses amies : « Attendez votre charrette à une étoile ! »

20 mai.

LA biographie de Mme Carlyle que je viens de finir me fait songer. Elle était protestante ; elle n'avait donc qu'un christianisme bien amoindri. Cependant elle s'est immolée jusqu'à la fin, sans que son illustre mari s'avisât de s'en apercevoir.

Remplir parfaitement ses devoirs les rend peut-être plus doux. Serais-je aussi malheureuse, si je n'avais rien à me reprocher, si j'avais le beau don de m'oublier ?

Dans la famille, supporter ne suffit pas. Ai-je eu la tendre indulgence, les soins attentifs, caressants ? Ai-je fait mon devoir avec une abnégation véritable ?... Les résolutions ne serviraient pas à grand'chose. Je reste où je dois être, mais ballottée par mes impressions comme une bouée au milieu des flots.

23 mai.

COMMENT s'habituer à jeûner de toute sympathie, de toute joie ? On dit que la vie passe vite, si vite que ses

joies ne valent pas la peine d'être désirées. Est-ce vrai ?... Au premier coup d'œil, il semble qu'il suffit d'un peu de foi et de raison pour n'en pas douter. Mais c'est le contraire. Du moins, j'ai beau faire, je ne puis m'amener à ces austères dédains.

Faut-il mépriser tout ce qui ne dure pas éternellement ? Ni la verdure, ni les fleurs ne durent toujours. Cependant, qu'elles sont belles et, sans elles, que la terre serait triste, qu'elle serait laide !

26 mai.

OUI, la verdure est belle et enfin voici le printemps sérieusement à l'œuvre. On sent circuler la vie fraîche, puissante, exubérante.

En levant les branches d'épinette posées sur le parterre l'automne dernier, j'ai trouvé des pensées épanouies. Le cœur m'a battu de plaisir. Comment ont-elles fleuri dans la froidure, sans soleil ?... Où ont-elles pris leur velours brun-doré et leur parfum ? Mystère charmant ! Vie et jeunesse de la vieille terre maternelle !

29 mai.

OUVRE ma fenêtre dès le matin. J'aime ce soleil

J éclatant, cet air tiède, chargé des senteurs nouvelles, et je voudrais n'avoir rien à faire qu'à regarder verdier, qu'à regarder fleurir, qu'à écouter ces bruits agrestes et charmants.

2 juin.

L'HUMEUR noire que j'avais dans le cœur s'en va. À vrai dire ma tristesse n'est plus qu'une brume légère, transpercée de soleil. J'ai bien les mêmes ennuis, mais au dehors tout est si vivant, si beau, si lumineux, que le froid et le terne du dedans s'oublie et l'on trouve du plaisir à se sentir vivre.

4 juin.

J e suis avec charme le travail du printemps. Qu'est-ce que la sève ? Merveilleuse ouvrière, celle-là ! Si invisible et silencieuse, mais si vive, si active ! Elle a déjà paré la terre, ressuscité les arbres. Les branches dépouillées se chargent de bourgeons, les peupliers, les aulnes, les pommiers sont en fleurs. Ô vie cachée !... Quelle force, quelle beauté il y a là !

Souvent, je m'arrête à y songer. J'y trouve un

encouragement à l'espérance. Si l'on pouvait voir les merveilles de la vie spirituelle...

Chez la créature la plus faible, la plus abrutie, il y a un principe de relèvement, il y a du divin, et nul renoncement, nul effort charitable n'est perdu.

Nos paroles, nos prières tombent comme mortes, restent longtemps ensevelies sous les glaces et les fanges. Mais qui sait ? Un jour viendra peut-être la germination mystérieuse... le printemps sacré.

9 juin.

J E lis chaque jour un chapitre de l'*Imitation*. Cela me fait prendre la résolution de bien agir et de bien souffrir. Soyons ce que nous devons être et laissons à Dieu le reste.

Toute position que nous n'avons pas choisie est bonne, puisque c'est Dieu qui nous y a mis. La foi nous l'assure. Elle nous montre l'amour divin brûlant dans les épines qui nous déchirent. Pourquoi se plaindre ? Nul ne sait ce qui lui convient. Il y a des fleurs qui s'épanouissent mieux à l'ombre qu'au soleil, d'autres vivent entre les rochers, qui mourraient dans la mousse, et le beau nénuphar, qui périt dans les jardins, s'élève blanc et parfumé au-dessus de la vase et des eaux mortes.

12 juin.

JOURNÉE belle au dehors, mais bien triste au dedans.

Je lisais, tout à l'heure, que dans les forêts des tropiques, où le danger est partout, rien n'exerce si terriblement le courage que la piqûre des insectes. Ne pourrait-on pas en dire autant de la vie et de ces cuisants chagrins domestiques qui, à force de se renouveler, deviennent de véritables tourments et jettent dans le désespoir ? De même, qu'est-ce qui fait une vie douce ? Un grand succès ?... Quelque bonheur éclatant ?... Il me semble que c'est bien plutôt la multitude des petits bonheurs. Et si j'avais été consultée, j'aurais pris pour ma part les doux contentements, les humbles joies de chaque jour qui sont à la vie ce que l'herbe est à la terre, la belle herbe ! si aimable avec ses faibles parfums et ses douces petites fleurs.

17 juin.

AIMEZ-VOUS *les uns les autres*, a dit le divin Maître.

Ô Seigneur Jésus, que fais-je de votre divin précepte ? Quel sens donné-je aux béatitudes ? Je sais que la vie est une épreuve, un combat. Pour moi, le champ de bataille,

c'est le foyer. En est-il un plus rude ?

Mais le devoir est ici. C'est ici que je dois souffrir, que je dois m'immoler, que je dois vaincre. Et j'ai grand sujet de m'humilier. Un cœur noble aime ce qu'il doit aimer et donne une beauté auguste à tous ses devoirs. Si je ne puis m'élever jusque-là, il faut au moins m'attacher aveuglément à mes obligations les plus pénibles. Il faut triompher de mes dégoûts et compter pour rien mes sensibilités, mes désirs, mes souffrances.

18 juin.

IL me faudrait la piété, âme de la vie, source toujours jaillissante où l'on puise la force, la résignation, la patience. Mais la piété est un don du Saint-Esprit. Et les froides pratiques me répugnent si fort.

20 juin.

POURQUOI l'existence m'a-t-elle été imposée ?... Cette folle pensée me revient souvent, et, chose singulière, quand je m'y arrête, je revois toujours ma salle d'école aux heures de catéchisme. Pour moi, alors, dans l'air épaissi de

la classe, quelque chose de solennel, de mystérieux, flottait. Et j'entends encore les petites voix qui disaient : « Dieu m'a créée et mise au monde pour le connaître, pour l'aimer, pour le servir et acquérir par ce moyen la vie éternelle. »

Mon Dieu, que je garde bien vive, bien intacte, la foi de mon baptême, que ce levain sacré me pénètre toute ! Je regrette les amères pensées où je m'empêtre bien souvent. Se trouver mal placée, mal partagée, n'est-ce pas vous dire : « Je sais mieux que vous ce qui me convient. »

21 juin.

IL est des libertés que Dieu permet. Le plus aimable, le plus tendre des pères ne s'offense pas quand son enfant, trouvant la soumission trop difficile, se jette dans ses bras et lui crie : « Mon Père ! »

J'aime cette pensée qui me rappelle un souvenir de joie et de lumière.

Un jour du mois de mars dernier, malgré un temps affreux, j'étais allée de bonne heure à la messe. Le cœur plein de tristesse et d'âcreté, je m'en revenais, et le dégoût de la vie s'augmentait de la révolte contre Dieu dans mon âme. J'étais horriblement tentée de blasphémer.

Mais sur cette triste pente, je m'arrêtai tout à coup, saisie d'un sentiment involontaire de respect et de crainte. Je ne sais quoi de doux et d'ardent coula à travers mon cœur et me fit

crier à Dieu : « Mon Père ! mon Père ! » Parole puissante qui fondit à l'instant tout ce que la souffrance avait amassé de froideurs et de défiance.

Je pleurai longtemps, mais humblement, tendrement, comme on ferait dans les bras d'un père adoré contre lequel on aurait follement nourri bien des ressentiments, et qui, loin de s'indigner des colères et des reproches, les fondrait en regrets et en amour dans le plus étroit et le plus délicieux embrassement.

Oh ! que les troubles, que les défiances étaient loin ! Je restai plusieurs jours avec ce sentiment de soumission si profond et si tendre ; et j'en garde le souvenir, pour ma confusion peut-être, car je vais encore bien près du découragement et du murmure.

La nature répugne si invinciblement à la souffrance. C'est un feu que la passion du bonheur, un feu étrange qui s'attise surtout de toutes les souffrances, de toutes les douleurs.

24 juin.

JE me sens plus seule qu'au fond d'un désert. Comment s'habituer à la privation de tout ce qui fait l'intérêt, la douceur et le charme de la vie ?

On peut toujours ce qu'on doit, donc je puis me résigner. Oui, mon âme, il faut accepter la réalité ! Il faut recommencer sans cesse la lutte pénible et stérile, sans rien de ce qui excite

l'ardeur du combat, sans rien de cette noble joie qu'on ressent en son cœur quand on s'est vaincu soi-même. Et quoi d'étonnant ! Le refoulement de tout ce qui, en nous, appela la vie, la joie, la paix, la beauté, est-ce une lutte ?

26 juin.

UNE maison tranquille et douce... L'activité généreuse dépensée pour des êtres aimés... Deux grands biens que je préférerais aux dons les plus merveilleux de l'existence. Il faut peu pour le plus saint bonheur.

Oh ! les douceurs de la sympathie profonde... de la parfaite intimité... Mais combien traversent la vie sans en goûter ? La solitude de l'esprit et du cœur me semble la souveraine épreuve.

D'où viennent les mésintelligences foncières, le divorce secret des âmes ? Et si cette souffrance est amère dans les rapports de famille, qu'est-ce donc dans le mariage, alors qu'on est attaché l'un à l'autre sans séparation humaine possible !

27 juin.

QUAND je regarde dans mon cœur, j'y retrouve bien des sentiments qui m'inquiètent, qui m'humilient. Et c'est dans l'ordre. Un arbre creux n'est-il pas toujours habité par de vils insectes qui dévorent sa sève ?

28 juin.

OH ! la souffrance des facultés sans objets... les ravages de l'activité inassouvie !

Mon Dieu ! que je ne souffre pas inutilement ! Voilà une prière qui jaillit souvent de mon cœur quand je me sens triste. Malgré moi, je pleure sur moi-même. Et je sens que ces larmes ne valent rien.

Ô larmes de ceux qui ont noblement lutté, noblement souffert, larmes du soldat vainqueur ou vaincu, larmes sacrées, larmes bénies qui fécondent la vie, ceux-là ne vous connaîtront jamais qui n'ont rien à faire !

29 juin.

RIEN à faire... Je regrette cette parole. Nous avons tous une œuvre très précise à faire : être pour les autres ce que nous voudrions qu'ils fussent pour nous.

Oui, quoi qu'ils aient à souffrir d'ailleurs, ceux-là sont les heureux dont un sentiment puissant remplit le cœur. Mais ce sentiment où le trouver sur terre ?

Que de foyers d'où l'amour est absent ! Combien sont unis par le sang sans l'être par le cœur. Que d'isolés même dans le mariage. J'incline à croire qu'une grande affection est l'une des raretés de ce monde. Comment donc se flatter de l'avoir jamais ?

Mais aussi, comment se contenter d'un sentiment sans élévation, sans profondeur, sans charme ?

Il est clair que beaucoup s'en contentent. Serait-ce donc un tort d'avoir le cœur difficile ? On a l'air d'en juger ainsi, mais il me semble, à moi, que c'est plutôt un malheur.

Je sais que, d'après quelques-uns, une disposition de ce genre annonce souvent de l'élévation. Est-ce vrai ? Ce qui est sûr, c'est que sur la terre, les grandes ailes sont parfois un empêchement, et l'oiseau le plus puissant au vol,^[1] celui qui trouve le calme par-dessus la région des tempêtes et des orages, périt souvent misérablement, parce que pour s'enlever il lui faut beaucoup de vent ou un endroit élevé.

13 juillet.

C ES derniers jours ont été calmes. Aujourd'hui, avec Oso pour compagnon, j'ai fait à travers les champs une

promenade enchantée. Je ne sentais plus le poids de mes chaînes. J'avais l'illusion de la liberté. Mais il a fallu rentrer et... une noire tristesse m'a envahie. Jamais la réalité ne m'est apparue si laide, si abjecte. Toute mon âme s'est révoltée contre le devoir. Ô cette vie effrayante du cœur et de la pensée !

14 juillet.

I L y a des excès de sensibilité que la raison réproouve sévèrement. Mais ces soudaines rébellions du cœur avide, ces emportements insensés vers le bonheur, comment s'en garder ?

Il faut prier, prier, prier et espérer. Il y a des moments où la prière n'agit plus sur moi, son impuissance me jette parfois dans le doute. Je souffre tant que ma foi s'ébranle. Mais Dieu ne me refusera pas sa grâce, quand elle m'est le plus nécessaire.

16 juillet.

«**D**IEU, parce qu'il est la plénitude de la perfection, admire le moindre des efforts de sa pauvre petite

créature. » J'aime cette pensée. Et n'est-ce pas une chose singulière que des paroles qu'on a entendues toute la vie nous touchent à certains moments ?

Ce matin, j'assistais à la messe, et hélas ! j'étais bien loin, quand le *sursum corda* a frappé mon oreille. J'en ai ressenti une émotion profonde, un ébranlement puissant et délicieux.

Quel phénomène que ce désir de s'arrêter à la terre qui croule en poussière. Quoi ! ne saurait-on accepter la vie telle qu'elle est ? Ne saurait-on s'aider de sa raison et de sa foi ? Voici la plus belle partie de ma jeunesse écoulée, oui, écoulée à jamais. Qu'en ai-je fait ? Cette forte et généreuse sève du printemps, à quoi m'a-t-elle servi, sinon à nourrir ce qui est déjà mort ou ce qui devrait l'être ?

Je pense à cela souvent et je voudrais un peu de courage. On n'appauvrit pas un arbre en enlevant ses feuilles flétries, en retranchant ses branches folles.

Au contraire, ceux qui cultivent les plantes savent comme on les affaiblit en laissant la sève se consumer inutilement. Et ceux qui cultivent les âmes, que ne savent-ils pas ? Qui peut dire jusqu'à quel point on se débilité dans les vains espoirs et les vains regrets ?

17 juillet.

J E lis les actes des martyrs de Lyon sous Marc-Aurèle. Comme les chrétiens savaient alors souffrir ! La

persécution couvrit d'une gloire immortelle la naissante Église des Gaules. Et n'est-ce pas étrange ? D'après les fidèles comme d'après les païens, entre tant de martyrs, Blandine – une fillette – fut la plus héroïque. Elle l'emporta même sur son illustre évêque saint Pothin.

Son souvenir me suit. Il me semble qu'en cette esclave, le Christ a voulu couronner l'humble souffrance humaine.

Elle avait quatorze ans, elle était si frêle, si timide, qu'on avait cru qu'elle n'oserait jamais confesser sa foi et, durant de longs jours, elle lassa la cruauté de tous les bourreaux. Le *Je suis chrétienne* qu'elle répétait dans les supplices semblait la rendre immortelle. Calme et sereine, elle encourageait ses compagnons. Plusieurs qui avaient eu le malheur d'apostasier, ranimés par son exemple, se rétractèrent et moururent pour le Christ.

Restée la dernière, Blandine apparut seule dans l'amphithéâtre. Les païens ne pouvaient s'expliquer que la vie restât dans un corps tant de fois disloqué, broyé, déchiré. De nouveau, on la flagelle cruellement, on l'expose aux bêtes, on l'assied sur la chaise ardente.

La sublime enfant, rayonnante de joie, semblait voir Celui pour qui elle souffrait. Oh ! la splendeur de cette mort.

Un mot du Père Faber me revient. Après bien des reproches à ceux qu'on peut appeler les bons catholiques, il disait : « Et pourtant, la persécution advenant, parmi eux, que de martyrs ! »

Divin Sauveur, est-ce vrai ? Moi, si chétive, si plaignarde, saurais-je pour vous me livrer aux tourments ?

27 juillet.

HIER, je sarclais mon jardinet quand un soyeux froufrou me fit lever la tête. M^{lle} R... était devant moi. — Restons ici, me dit-elle, pour causer, nous serons plus à l'aise.

Nous nous assîmes sous le saule, et, après quelques paroles obligeantes, elle me demanda avec un singulier accent si je la croyais heureuse.

Je répondis qu'elle me semblait avoir une belle et joyeuse jeunesse.

Une ombre passa sur son frais visage.

— C'est vrai, dit-elle, mais voilà le hic... la jeunesse passe vite et c'est si triste !

— Hé quoi ! lui dis-je, étonnée, vous songez à cela. Je vous aurais crue occupée d'autres pensées.

— Oui... mais ces autres pensées sont aussi fort graves. Mon mariage est fixé. J'ai voulu vous l'annoncer moi-même, et je ne vous cacherai point que je fais un mariage de raison.

Je ne sus pas dissimuler, car elle reprit, répondant à ma pensée : Que voulez-vous ?... Il est si difficile d'aimer comme on le voudrait... comme il le faudrait, pour être heureuse. Croyez-vous qu'il y ait sur terre bien des fiancées contentes de leur amour ?

— Beaucoup ne peuvent choisir, mais vous... recherchée

comme vous l'êtes...

— À quoi ça sert-il ? Certes, j'aurais voulu aimer de tout mon cœur. Mais à mes amoureux comme aux amoureux des autres, il manque tant. Et à moi-même aussi... Si je pouvais lire dans les cœurs, ne serais-je pas bien humiliée ? Faut-il vous dire que je ne suis pas sans savoir que ma fortune a de vifs attraits ?

Quelques années de vie mondaine lui ont donné une triste clairvoyance de bien des choses. Elle me parla avec une confiance qui me surprit et me fit un amusant récit de ses emballements, de ses désillusions.

— Je crois, finit-elle par dire, que je m'entendrai bien avec mon futur mari. Il a du sens, de l'honneur, je l'estime... Ah ! j'aurais bien préféré l'aimer. Mais une sympathie profonde est chose si rare. D'après maman, il faut savoir s'accommoder du réel, du convenable. Elle assure que ceux qui cherchent le bonheur en ce monde n'y trouvent que le regret d'avoir perdu leur temps.

Comme je restais silencieuse, elle reprit : Vous êtes-vous jamais demandé ce que les femmes mariées pensent de leur sort ? Si on le pouvait savoir, on verrait, je crois, que rien n'y a répondu à leurs désirs.

Cela me rappela la parole de Shakespeare : « Elle est encore à naître la femme qui a trouvé autant de bonheur dans l'amour triomphant que dans l'amour suppliant. »

— Une masse de convenances nous entraînent, poursuivit M^{lle} R... et nous allons à notre tâche. Croyez-vous qu'il y ait chez nous un grand fonds d'idées exaltées ?

— Quant aux sentiments, oui, lui dis-je.

— Pauvre nous ! fit-elle, avec son joli rire. La réalité est si pauvre. Autant vaut peut-être un mariage de convenance. Du moins je n'aurai pas les cruels mécomptes des grandes amoureuses. Et, qui sait ? Si j'avais lu moins de romans, peut-être que je me trouverais heureuse, dit-elle, se levant pour partir.

Cette conversation m'a fait réfléchir. Je rangeais Hermine R... parmi les privilégiées et, maintenant, je ne puis m'empêcher de la plaindre un peu. J'ai tort peut-être.

Elle aura une large existence, la considération qui s'attache à la fortune. Elle sera parmi les plus dignes, les plus honorées. Le bonheur, c'est de manger son pain vis-à-vis de quelqu'un qu'on aime plus que soi-même.

Mais on ne peut tout avoir.

30 juillet.

AVEC tant d'avantages et des relations si étendues, M^{lle} R... est réduite à faire un mariage de convenance. C'est une grande preuve qu'il n'est pas facile de rencontrer l'âme avec laquelle on voudrait faire le voyage de la vie. Mais pourquoi ne me dirais-je pas quelles qualités je désirerais chez mon mari ? Cela ne coûte qu'un peu de réflexion.

Je voudrais que mon mari ne fût en aucune façon au-dessous

de la dignité de chef de la famille. Je voudrais qu'il eût de la raison, non seulement dans l'esprit mais dans le caractère. Je voudrais qu'il eût de la volonté, non cette vulgaire volonté qui fait tout sacrifier au désir de s'enrichir, de s'élever, mais cette volonté qui fait qu'un homme marche droit, malgré les difficultés, les tentations.

Je voudrais qu'il connût de science certaine tous ses devoirs : envers Dieu, envers la patrie, envers la famille. Je voudrais qu'il eût un profond sentiment de l'honneur, un patriotisme éclairé, qui le mît au-dessus des entraînements et des niaiseries de l'esprit de parti. Je voudrais que son cœur donnât une beauté sans pareille à tout ce qu'il doit aimer, sans en excepter sa femme.

Je voudrais qu'il comprît que la loyauté, la foi jurée, lui défend de me faire ce qu'il ne voudrait pas que je lui fisse. Je voudrais qu'il n'oubliât jamais qu'un homme doit savoir se contraindre dans l'intimité. L'incivilité, produit de plusieurs vices, est un défaut toujours visible. Je voudrais qu'il ne fût pas de ceux qui croient être raisonnables en ne pensant qu'aux choses de la terre. Je voudrais qu'il eût des ailes pour m'emporter dans les cieux... Rien que cela.

Et peu me soucierais de vivre dans une mesure réchauffée par un petit feu, de n'avoir que du pain fait d'une farine mal blutée. Je me sentirais plus fière qu'une reine en étant sa servante.

6 août.

L'EXISTENCE effacée, la vie morte, me fait horreur. Et sottement, je me berce de rêves d'action, de bienfaisance. Rêves imbéciles ! Utile ? Il faut l'être, non comme on le voudrait, mais comme on le peut. Il n'y a pas d'être humain qui n'ait rien à faire, rien à donner. Faire le bien qui me plairait, beau mérite !

Qu'importe à moi et aux autres l'éclat de mes œuvres ? La volonté de Dieu fait tout le prix de nos actes. Dans les contraintes de ma vie obscure, abaissée, exercée, harcelée, je puis être plus utile au monde que la pluie, le soleil et la rosée. Laissons à d'autres la passion de l'action bienfaisante.

Saint François de Sales disait à ses pénitents : « Ne semez pas vos désirs sur le jardin d'autrui, cultivez seulement bien le vôtre. »

Voilà ce qu'il faudrait faire, même quand on se croit condamnée à pétrir la boue, à ne voir jamais que de la terre aride.

Suis-je des plus malheureuses ?... Je vais m'endormir sans faim, sans douleurs aiguës. Combien languissent, dévorées par la souffrance ! Combien vont mourir cette nuit ! Mourir !... Pourquoi cette pensée m'attriste-t-elle ? Qu'est-ce que j'attends sur la terre ? Des jours semblables à ceux que j'y ai passés. Cela rend-il le détachement bien difficile ?

Et quand j'aurais comme d'autres de petits succès, de petits plaisirs, de petites joies ? « L'âme humaine ne peut être heureuse que par transport. » J'aime cette parole de Bossuet. Je la sens profondément vraie.

Je veux songer à ce qu'éprouve une créature humaine quand,

au sortir des ombres de la terre, la beauté de Dieu lui apparaîtrait.

7 août.

UN transport qui ne s'affaiblira jamais – un ravissement éternel d'amour – quel mystère pour nous, pauvres humains ? Qu'un bonheur complet, inépuisable, nous est donc incompréhensible !

Et pourtant c'est de foi : un bonheur infini nous est destiné. Cet horizon céleste ne devrait-il pas projeter une lumière, une splendeur sur le vilain petit sentier que j'ai devant moi ?

Peut-on trouver rude, peut-on trouver laide, la route qui mène à la joie, à l'amour sans bornes ?

Pour aller au pauvre bonheur humain, me faudrait-il un beau chemin, tantôt ombragé, tantôt ensoleillé, et toujours sans boue, sans cailloux, sans ornière ?

9 août.

J'ENVIE les grands théologiens, tous ceux qui se vouent à l'étude et à l'espoir des choses éternelles.

Sur la béatitude céleste, la lumière nous manque bien, mais ne savons-nous pas à peu près ce qui nous attend ici-bas ?

D'abord, il faut vieillir, et c'est bien amer. Si décolorée, si difficile que soit ma vie, avec quelle tristesse je vois maintenant fuir les années. Quels regrets infinis quand le glas de ma jeunesse sonnera, quand il faudra l'ensevelir.

C'est que je pense, c'est que je sens, comme si ce monde était la scène éternelle.

Ah ! notre incurable imbécillité !

17 août.

A GRÉABLE soirée chez Mme R... et j'ai pu y aller, ce qui est rare. Il y a quelques années, je m'y serais, je crois, franchement amusée. Maintenant, je n'en suis plus capable. Dans un salon, je me trouve dépaysée. Je sens que je n'ai pas la mentalité des autres. L'habitude du repliement sur soi-même prépare mal aux conversations légères. Je l'ai bien éprouvé ! Et ce n'est pas sans quelque dépit que je songe après coup à ce que j'aurais pu dire d'aimable et de piquant.

20 août.

D ANS les sermons de Bossuet, je viens de lire : « La plus folle des folies, c'est de ne pas aimer Dieu. »

J'en suis profondément convaincue. Mais, excepté aux jours les plus vifs de croyance et de grâce, l'amour de Dieu me laisse insensible.

C'est que j'ai l'âme enténébrée. Mais, quand l'enveloppe de chair tombera, quand j'entrerai dans la lumière ? « Ô cœur humain, si tu savais ! » dit Bossuet.

2 septembre.

SUR la terre, ils sont rares ceux qui connaissent les grandes joies. Et que durent-elles ? Où est l'amour qui contente le cœur, l'amour qui jamais ne s'altère, qui jamais ne se fane ? Ai-je tort ? Il me semble que les deuils, les déchirantes séparations ne sont pas la pire souffrance des cœurs aimants. Ce qu'il y a de petit, de faible, de pauvre, de court dans les meilleures affections me semble plus difficile à supporter.

8 septembre.

JOURNÉE très fraîche. La maison est à peu près vide, je suis presque maîtresse et j'en profite pour me donner le plaisir d'un grand feu dans la vieille cheminée.

Pourquoi une flambée dans l'âtre m'est-elle si agréable à voir ? Pourquoi me tient-elle si bien compagnie ? C'est peut-être qu'elle réveille en moi l'âme ancestrale.

On a été longtemps sans poêles chez nous. Cette cheminée si large remonte à près de deux cents ans. Entre ces pierres solides, des milliers d'arbres sont devenus cendre. Que ces

belles flammes ont éclairé de labeurs, de deuils, de souffrances et aussi de sourires, d'humbles et saines joies ! J'aimerais savoir à quoi songeaient mes ancêtres quand ils se reposaient à ce foyer. À travers les soucis, les calculs, les trivialités de la vie, il me semble que je découvrirais la foi profonde, les secrètes poésies du cœur.

On dit que nos morts nous entourent, qu'ils sont des invisibles, non des absents. Si c'était vrai, quelle nombreuse famille j'aurais autour de moi !

Mais je suis bien sûre d'une chose : ma pauvre mère ne m'a pas abandonnée. Dans cette maison, où elle a tant souffert, où elle a tant pleuré, aux heures les plus cruelles j'ai cru parfois sentir son invisible présence. Un jour que mon père m'avait brutalisée, parce que je m'attachais à lui pour l'empêcher de boire, et que j'éprouvais un besoin enfantin d'être embrassée, d'être consolée, il me semble qu'une pitié, qu'une tendresse m'enveloppait toute. Avec quel abandon je pleurai ! Comme je me sentis fortifiée et comment en suis-je venue à écrire ceci ? Quand j'ai commencé mon cahier, j'avais si grand soin de tout gazer.

15 septembre.

CHAQUE vie est nécessaire. Une action personnelle, essentielle, est dévolue aux moindres d'entre nous. Quoi qu'il nous en semble, c'est la vérité. Se croire inutile,

c'est une grande et fatale erreur.

Il n'y a rien à négliger dans notre vie. Dans le monde moral, comme dans le monde physique, rien ne se perd. Tous nos actes ont, paraît-il, des conséquences profondes. Et pourquoi pas ? Est-ce qu'on ne reste pas confondu quand on réfléchit à la puissance des infiniment petits dans la nature ?

Mais nous avons tous le culte du prestige, de la fumée et du bruit.

21 septembre.

JE n'attends rien de l'avenir. Mais la jeunesse ne se supprime qu'imparfaitement, et la sensibilité concentrée et dormante a d'étranges réveils.

Ce besoin qu'ont tous les êtres jeunes de se reprendre au bonheur vit encore en mon âme comme un espoir. Je sens que j'ai en moi une immense puissance d'être heureuse, et, l'esprit rempli d'espérances imprécises, je m'arrache à l'abjecte réalité, je me réfugie dans le rêve, je me compose une vie à mon goût, et si haute, si belle, si douce !

Ce n'est pas sage, je le sais. Mais mieux vaut se servir de l'imagination pour endormir le sentiment de ses maux que pour l'aviver.

Et d'ailleurs qui de nous ne se crée pas des bonheurs imaginaires ? Les plus heureux aiment à s'enlever à la réalité, à

se consoler de tout ce qui leur manque en caressant les vains espoirs. « Comme le globe terrestre est enveloppé par l'océan, ainsi la vie humaine est entourée de songes », a dit un poète russe. Et ce poète a dit vrai.

Mais quand je pourrais remplir mon existence des plus fabuleux enchantements, quand les plus beaux rêves jamais conçus par une créature mortelle se changeraient pour moi en réalité, je sais que ce bonheur ne me suffirait pas, que je m'en lasserais, que je garderais en moi un abîme d'avidité. Je le sais, je le sens, et la seule pensée d'une joie vive me séduit. Je me perds dans je ne sais quoi d'enchanté. Oh ! l'éternelle folie humaine !

27 septembre.

SURSAUTS de rébellion, réveils de l'égoïsme toujours vivant. Qu'il est dur de se vaincre, non pas une fois, mais tous les jours, à toute heure !

N'avoir plus de toit, être assailli par l'orage, le vent, la pluie, la neige, me serait plus supportable, que ce combat continuel contre moi-même.

Et souvent, ces violents ressentiments s'élèvent sans que je sache trop pourquoi. Un mot, un souvenir, et les vipères assoupies se réveillent et mon cœur se gonfle de venin.

Il faut porter cette honte et tâcher de me voir telle que je suis, pétrie de lâcheté, d'égoïsme et d'orgueil.

Comme on s'abuse, comme on s'aveugle ! Oh ! l'abnégation qui s'ignore, la vérité, la sincérité de la vie !

2 octobre.

DANS notre condition présente, vivre c'est croire, c'est espérer, c'est aimer, c'est s'immoler. Mon Dieu, que je ne meure pas avant d'avoir vécu ! Seigneur Jésus, ayez pitié de la faiblesse de ma foi. Laissez-moi mes souvenirs de lumière et de grâce. Ô divin Maître, que votre volonté m'est amère !

15 octobre.

AVOIR pitié... que c'est juste, que c'est dans l'ordre, quand on est une pauvre créature humaine ! Sais-je ce que c'est que la force de la passion, que la force de l'habitude qui crée la nécessité ? Ai-je jamais senti cette soif d'enfer qui consume l'alcoolique et lui fait sacrifier sa raison, sa santé, son honneur, sa vie ?

Tout comprendre serait peut-être tout excuser, tout pardonner.

Ah ! le travail divin de la charité ! Plaindre ne suffit pas, il

faut aimer.

16 octobre.

LA soirée d'hier m'a laissé un bon souvenir. Comme je lisais à mon père les débats de la chambre, il sortit tout-à-coup de son apathie et dit amèrement : « Il n'y a plus d'esprit national,... rien que de l'esprit de parti,... rien que l'intérêt personnel. »

La lecture finie, il arpenta la salle ; puis se rapprochant, il me dit en rougissant un peu : « Je suis ce que je suis, mais, crois-moi, j'aime encore mon pays. »

Je fus surprise, je fus émue et, lui sautant au cou, je l'embrassai. Tous ses traits frémirent et il sortit, peut-être pour me cacher ses larmes. Il revint bientôt, s'assit près de moi et me parla des jours d'autrefois, de nos anciens députés qui ne recevaient pas d'indemnité et se passaient les statuts qu'ils avaient copiés pour se renseigner sur les us et coutumes parlementaires.

Ces faits m'étaient connus. Quelques semaines avant sa mort, ma mère me donna le statut transcrit par son grand-père Prosper Lausanne. Alors, ce gros cahier ne me disait pas grand'chose. Maintenant c'est pour moi une précieuse relique.

Bien des fois, j'ai feuilleté avec respect ces pages jaunies. L'écriture en est appliquée, un peu pénible. On y sent une main plus habituée à manier la charrue que la plume.

En ce temps-là, les livres étaient bien rares chez nous, et il fallait apprendre à nous défendre, à tirer parti de nos droits de sujets britanniques. Que pensait Prosper Lausanne quand, après sa dure journée, il se mettait à son travail de copiste, à la lumière d'une chandelle de suif, dans la paix pleine de vie du foyer ? De temps à autre, il devait s'arrêter pour se reposer un peu en fumant. À quoi songeait-il ? Comment lui apparaissait l'avenir ?

J'aurais voulu parler de tout cela avec mon père, et je lui proposai d'aller chercher le manuscrit pour le regarder avec lui. – « Demain matin, » me dit-il.

Mais ce matin... En l'apercevant, je fus déchirée de pitié. Ah ! j'avais trop espéré. Cependant la soirée d'hier m'a laissé une consolation. J'ai constaté que la fierté nationale n'est pas éteinte, que l'amour de la patrie vit encore en son cœur.

18 octobre.

LE feu a pris dans la cuisine par l'explosion d'une lampe. Ce commencement d'incendie a été vite arrêté, et, maintenant que l'ordre est rétabli, je me trouve heureuse. Malgré tout, j'aime ma vieille maison. Elle est basse comme les anciennes maisons canadiennes, mais tout en cèdre, sans une goutte de peinture. Je lui trouve du cachet. On y respire un parfum de la vie primitive saine et simple. Quel dommage qu'elle ne soit pas mieux située. Un bel horizon,

c'est un bien sans prix. Pour la vue qu'on a de la citadelle de Québec, que ne donnerais-je pas ?

19 octobre.

Où sont aujourd'hui les maux d'hier ? Où seront demain les maux d'aujourd'hui ? Le jour d'hier qui le ramènera ? J'aime entendre le timbre profond de l'ancienne horloge. « Mes sœurs, disait sainte Thérèse à ses religieuses quand l'heure sonnait, réjouissez-vous, vous avez une heure de moins à passer sur la terre. »

21 octobre.

UNE hirondelle s'est posée tantôt sur le bord de ma fenêtre. Elle s'est vite envolée bien haut, et pendant que je la regardais, une pensée de saint Augustin m'est revenue. C'est que nos peines, qui semblent nous appesantir, nous sont en réalité comme les ailes aux oiseaux. Ces ailes leur sont un poids, mais sans ce poids ils ne pourraient jamais s'élever. « Regardez les oiseaux du ciel, » a dit le divin Sauveur.

Nous devons bénir toutes nos souffrances puisqu'elles

viennent de lui. Parfois, il me paraît qu'il y a dans les miennes de cruelles inutilités. Mais n'est-ce pas pour que je lui ressemble un peu que Notre Seigneur permet que je sois traitée ainsi ?

Quels étranges chrétiens nous sommes ! La plupart du temps est-ce que nos prières les plus ferventes ne pourraient pas se résumer comme suit : « Seigneur, délivrez-nous de la souffrance, délivrez-nous de la croix. Seigneur, éloignez la mort, accordez-nous une vie facile et douce. »

24 octobre.

LA nuit dernière, j'ai rêvé que je voyais mon cercueil. Cela m'a laissée fort calme dans mon rêve ; mais à mon réveil j'en ai frémi toute. Et j'ai toujours devant les yeux ce cercueil – *le mien* ! – J'en ai froid jusque dans les moëlles. C'est comme si je n'avais jamais su qu'il faudra mourir.

Que les autres meurent, on y est fait. Mais soi-même ? D'ordinaire n'est-ce pas un peu comme si on ne le croyait point ?

25 octobre.

C E jour qui sera le dernier pour moi sur la terre, quand viendra-t-il ? Je l'ignore profondément. Mais si éloigné qu'il puisse être, je sais qu'infailliblement ce jour viendra.

Oui, un jour, je regarderai la terre pour la dernière fois. Sera-t-elle couverte de neige, parée de verdure et de fleurs ? Aura-t-elle comme aujourd'hui la beauté finissante de l'automne ?

Languirai-je longtemps sur mon lit de malade entre les quatre murs d'une chambre ? Qui m'assistera ? Qui sera auprès de moi pendant mon agonie ? Peu importe, on meurt seul. Et on meurt par molécules : la vie persiste encore quand tous les signes de la vie ont cessé. La terre que j'habite, tout ce vaste univers aura disparu à mes yeux, aucune parole ne m'arrivera plus, je serai bien au-delà de toute atteinte humaine et mon âme sera encore retenue dans ses liens. Qui dira l'angoisse de cette solitude totale ?

Seigneur Jésus, Sauveur très compatissant, ne m'abandonnez pas dans ce délaissement redoutable. J'aurai prononcé pour la dernière fois votre nom, ma main glacée aura laissé échapper votre croix ; mais je proteste qu'alors je veux m'attacher à vous avec une confiance éperdue.

Chétive et égoïste créature que je suis, en approchant d'un mourant, tout mon être frémit de pitié. Je sens que pour lui venir en aide, rien ne me coûterait.

Ô Christ amour, divin Sauveur, qu'éprouvez-vous quand au passage terrible vos rachetés se jettent dans vos bras ? Dans ces

instants suprêmes, que se passe-t-il entre vous et l'âme qui va entrer dans l'éternité ?...

29 octobre.

COMME la vie s'adoucierait si l'on restait toujours dans le vrai, si l'on voulait comprendre qu'on n'est pas sur la terre pour y demeurer, pour y être heureux.

Bien penser, bien juger, réfléchir, que c'est important, que c'est nécessaire. La conscience a besoin d'être cultivée, d'être fortifiée.

30 octobre.

BONNE et intime causerie avec M^{me} S... que j'ai rencontrée. Pendant qu'elle me tenait la main, son regard exprimait tant de compassion que j'ai failli fondre en larmes. Heureusement j'ai pu me contenir. Dans l'intérêt qu'elle me témoigne je sens une sincérité qui me va au cœur. Cette élégante mondaine n'est pas dans le convenu. Elle m'a dit : « Tout ce que j'ai désiré, je l'ai eu ; mais un désir réalisé qu'est-ce que c'est ?... Si vous saviez quel vide ça laisse... Si vous saviez comme c'est triste de constater que l'amour où

l'on a tout mis s'attiédit... de savoir qu'on n'a plus qu'à le sentir mourir... »

La sachant si favorisée, si comblée, je ne puis m'empêcher de la trouver un peu bien exigeante. Mais si j'étais l'une des privilégiés de ce monde, serais-je plus raisonnable ? Saurais-je accepter l'ennui des plaisirs, l'insuffisance, le déclin de l'amour, l'humiliation des lassitudes et des feintes ? Pour ceux qu'on appelle les heureux, la tristesse de la vie ne vient-elle pas surtout du terne qui en fait le fond ?

Ce que nous désirons par-dessus tout, c'est l'intense sentiment de notre vie personnelle. Aussi les poètes, les romanciers ont beau accabler de tous les maux ceux qui s'aiment passionnément, on les envie, on les enviera toujours.

« Cœur humain, vieux temple d'idoles, » disait Bossuet.

1^{er} novembre.

La Toussaint.

LA plus douce, la plus personnelle des fêtes !
Je voudrais pouvoir parler à tous ceux qui souffrent. Je leur dirais : Ne l'oublions point, parmi ces saints innombrables que l'Église honore en ce jour, il y en a dont le sang coule dans nos veines... Il y en a — ô délicieuse pensée ! — que nous avons personnellement connus, personnellement aimés. Durant leur séjour ici-bas, peut-être ces bienheureux

ont-ils ressenti pour nous une sympathie profonde. Peut-être ont-ils emporté la lumière et la joie de notre vie. Peut-être, par nos larmes, nos suffrages, avons-nous hâté leur entrée au ciel... Nous y ont-ils oubliés ? Ces torrents de volupté qui les inondent ont-ils altéré leur amour pour nous ? Le pouvons-nous croire ? Pouvons-nous douter de leur ineffable compassion, de leur incessante prière pour nous, malheureux, qui cheminons encore dans la vallée d'épreuves ? Et, en ce jour béni, en cette glorieuse fête qui sera un jour la nôtre — il faut l'espérer fermement — ne saurions-nous nous élever un peu au-dessus des misères de la terre ?

8 novembre.

QUAND on réfléchit au néant du bonheur purement humain, on reste atterré. Mais avec toutes mes réflexions arriverai-je jamais à le mépriser toujours, à le mépriser vraiment ? Ce qui serait à ma portée n'a point d'attrait pour moi. Il me faudrait cette sympathie passionnée qui est la vie même. Que ne me faudrait-il pas ?

Comment me garantir de ces soudaines étreintes de la jeunesse qui me grisent, qui me font tout oublier et me laissent si troublée, si faible ?

10 novembre.

S OIRÉE idéale. Des étoiles sans nombre et pas un nuage.
« Gloire à la beauté dans les cieux, » a dit Ruskin en mourant.

15 novembre.

L ONGUE course sur la grève, je reviens allégée de moi-même par le vent dur et vif.

La voix des vagues, pour moi c'est le chant des sirènes. Si de la maison je pouvais l'entendre, cela m'enlèverait à bien des misérables ennuis.

22 novembre.

Q UAND j'ai un peu de loisir, je lis avec un vif intérêt :
De l'avenir du peuple canadien-français, d'Edmond de Nevers.

Cet avenir est encore un grand problème. Je n'ose m'y plonger. Mais songer au passé m'est une douceur, me donne espoir.

Sur les premiers temps de la colonie, j'ai lu tout ce qui m'est tombé sous la main, et j'ai pensé souvent à la rude vie de nos ancêtres.

Les jeunes filles envoyées de France pour fonder un foyer — les *filles du roi*, comme on disait — avaient grand besoin d'être raisonnables.

L'adieu au pays devait leur coûter bien des larmes, et après les fatigues de la traversée — alors si longue — la vue des petits postes français perdus dans la forêt sans fin ne devait pas leur être un grand réconfort. Puis le mariage qui les attendait n'avait rien d'attrayant. Ah ! leurs exigences étaient modestes. D'après Marie de l'Incarnation, elles demandaient d'abord si l'épouseur qui se présentait avait une maison.

Cette maison — quand il y en avait une — était bien petite, bien fruste, bien peu sûre. Et, en y entrant, la nouvelle mariée ne devait pas avoir l'âme en fête.

L'inconnu, qu'elle avait pris pour maître, saurait-il lui adoucir les privations, le rude travail, les angoisses journalières ?

On leur apportait le baril de farine et le baril de lard donnés par le roi. Content d'avoir une compagne et un chez soi, le mari battait le briquet et allumait le feu.

La ménagère se mettait à sa besogne et les époux encore si étrangers l'un à l'autre prenaient leur premier repas ensemble.

La joyeuse flambée de l'âtre donnait du charme à l'humble logis. Aux alentours la forêt bruissait.

Lui racontait les misères, les ennuis de sa vie solitaire, les durs commencements dans la terre toute neuve et faisait des

projets. Ils tâchaient de se plaire, de se deviner.

L'Église venait de les unir, de les bénir, et peut-être que la rude vie qui les attendait s'illuminait souvent d'un rayon d'allégresse.

Eux ne s'inquiétaient pas de ce qui leur manquait. Ils prenaient tout simplement la vie comme un jour de travail. Et ils s'emparaient du sol, ils le défrichaient, ils le civilisaient. Ils y faisaient de la vie, ils nous conquéraient une patrie.

30 novembre.

CES derniers jours ont été affreusement pénibles. Je ne sais plus maîtriser mes dégoûts et, pour retrouver un peu de force, je songe beaucoup à ma pauvre mère, aux reproches qu'elle s'adressait, à tout ce qu'elle m'a dit sur son lit d'agonie.

Des morts, ce qu'on oublie le plus vite, paraît-il, c'est le son de la voix. Dix années se sont écoulées et j'entends encore ma mère mourante : « Mon épreuve s'achève. La mort est bien proche. Crois-moi, Faustine, rien n'est terrible en ce monde... Tout passe si vite... Les peines n'ont pas plus de réalité que les joies. N'abandonne point ton père. Quoi qu'il fasse, ne te permets jamais de le juger... Fais tout ton devoir, ma fille. Que n'ai-je mieux fait le mien envers lui ? J'ai été très malheureuse, mais cela m'excuse mal. Si j'avais été meilleure chrétienne, je l'aurais sauvé. Ce que je n'ai pas su faire,

promets-moi que tu le feras... Il n'y a pas d'alcoolique incurable. Rien n'est impossible... Par la prière, tu peux émouvoir le Tout-Puissant. »

Pauvre mère ! Je tâchais de la rassurer, de la consoler, sans trop m'engager. Ce qu'elle me demandait me semblait si au-dessus de mes forces.

Et quand la mort l'eut prise, quand l'éternel silence fut entre nous, que je me jugeai faible, que je me jugeai lâche ! Mais j'hésitais, je n'osais.

Enfin, le matin des funérailles, avant qu'on la mit au cercueil, j'allai m'agenouiller à côté d'elle et, la regardant, serrant ses mains à jamais glacées, la priant de m'aider, je lui promis d'être une bonne fille pour mon père, je lui promis de ne jamais le quitter, et ce fut comme si une joie s'était répandue autour de moi.

En ce moment rien ne me semblait difficile. J'avais dix-sept ans et je me croyais morte à la vie présente. J'en ai bien rabattu. Mais ce souvenir m'a été une force.

Quand il m'a fallu accepter ma belle-mère et ses enfants, que de fois je me suis reportée à cette heure sacrée.

5 décembre.

JUSQU'ICI qu'ai-je gagné ? Quand j'y songe le découragement m'envahit. Entre ce que je suis et ce que

j'aurais besoin d'être il y a si loin.

Mon Dieu, prenez-moi en pitié. Quand le poids de l'avenir à supporter s'ajoutera aux souffrances du présent, aux amers souvenirs du passé, venez à mon aide. Faites que nous méritions tous de vous aimer.

9 décembre.

QUE ces attendrissements sur moi-même sont misérables. Qui m'en délivrera ? Un peu plus, et je croirais que toutes mes fautes viennent de mes peines. Si j'étais heureuse il me semble que je serais si facilement bonne. Et pour supporter de belles et grandes infortunes, je crois bien que je trouverais du courage. Mais cette accumulation de chétives et avilissantes épreuves me laisse sans ressort.

20 décembre.

JE n'ouvre plus mon cahier, mais je pleure souvent de chagrin, de dégoût, de honte. Oh ! l'inutilité des efforts, l'impuissance de la volonté.

Comment supporter l'abjecte réalité ? Comment surmonter

l'écœurement ? Et ces souvenirs qui restent en mon cœur comme des plaies...

Je me sens détremmée de tristesse, accablée, lasse parfois à croire que je ne pourrai plus faire un pas. J'ai l'âme pleine d'abominables pensées. Je n'ose sonder l'infâme misère de mon cœur, car je désire *sa* mort.

Puisque je ne puis le changer, pourquoi rester ici ? Ma pauvre mère avait-elle le droit d'exiger de moi l'héroïsme ? N'ai-je pas été bien téméraire en m'y engageant ? Suis-je pour jamais enchaînée, vraiment prisonnière dans ma promesse de ne jamais le quitter ?

Je ne le crois pas. Je voudrais m'en aller bien loin d'ici, et je n'ose partir. Une imploration silencieuse me poursuit partout.

Imagination ? Obsession morbide ? C'est probable. Ou plutôt, voix des vagues remords, de la conscience troublée.

27 décembre.

« **N**E l'abandonne jamais, fais tout ton devoir, » disait ma pauvre maman. J'y ai tâché depuis dix ans, j'y tâche encore. Mais suis-je tenue de me sacrifier pour n'arriver à rien, qu'à la ruine de tout ce qu'il peut y avoir de bon en moi ?

Le but que je n'ai pas atteint, je sais que je ne l'atteindrai jamais. Mieux vaut donc en finir avec cette vie insupportable.

C'est une présomption de professer les grandes vertus. Ma mère qui le connaissait aurait bien dû ne pas tant me presser. Je suis lasse à en mourir des éloges qui me valent ce qu'on appelle mon dévouement, ma belle conduite. Je voudrais montrer la noirceur de mon âme. Me confesser me serait un immense soulagement. J'en ai grand besoin, mais il me faudrait un prêtre à qui je fusse parfaitement inconnue.

28 janvier.

C'EST fait. Je me suis confessée comme je l'entendais. Le prêtre qui a reçu mes aveux ne me connaît pas, il ne me connaîtra jamais. J'ignore même son nom et je ne désire pas le savoir. Je veux qu'il reste pour moi un être surnaturel. Mais de ce qui m'a été dit de la part de Dieu, je voudrais bien ne rien oublier.

Il me semble que la douce Providence a tout conduit. Ma tante Henriette, sérieusement malade, voulait à tout prix m'avoir. On n'a pas osé la désobliger, et je suis venue à Montréal.

Hier, ma tante était beaucoup mieux, elle insistait pour que je sortisse, et, plus troublée que je ne saurais dire, le cœur malade, je me rendis à l'église des Franciscains.

Mais comme j'y entrais, une douceur se répandit en moi. Cela m'attendrit, me fit songer à ce que dit l'Évangile du bon Pasteur qui prend dans ses bras la brebis défaillante au lieu de

la faire marcher devant lui.

Bonté de notre divin Sauveur ? Je n'eus pas de peine à me recueillir, à me préparer.

J'avais cru être seule dans l'église. Le bruit d'une porte qui s'ouvrait me fit tourner la tête. Un homme sortait d'un petit confessionnal tout au fond de la crypte. Surmontant mes craintes, j'allai prendre sa place et fermai la porte sur moi.

Mais je ne pus que faire le signe de la croix et restai là, muette, à genoux dans l'ombre.

« Je vous écoute, » dit le prêtre, après avoir attendu quelques instants.

Mais je ne trouvais pas la force de parler. Jamais encore je ne m'étais confiée à personne. La vraie souffrance a sa pudeur, on pourrait dire ses pauvres honteux. Découvrir les misères de mon affreuse vie de famille m'était odieux. Puis j'appréhendais les froids reproches, les banales consolations. Je me sentais incapable de les supporter, et, tout en trouvant mon silence absurde, je me taisais.

Avec bonté, le Père demanda :

— « Mon enfant, êtes-vous timide ?

— « Non, répondis-je.

— « Confessez-vous donc, poursuivit-il, et comme vous feriez à Jésus-Christ lui-même. Quoique vous ayez à dire, parlez sans crainte. Avec quelque chose de sa puissance, Notre Seigneur donne à ses prêtres quelque chose de son indulgence, de sa miséricorde. »

Il y avait dans sa voix une douceur, une justesse d'accent,

qui me rassura, et je parlai. J'accusai mes aversions, mes ressentiments, mes mépris du prochain, les coupables tristesses, les révoltes contre la souffrance et enfin l'abominable désir de la mort de mon père.

Le religieux ne broncha pas. Je me demandai s'il avait entendu, et après un petit silence, j'allais répéter l'accusation quand il me dit avec une bonté profonde :

— « Pauvre enfant, comme ce souvenir vous sera cruel, quand vous le verrez mourir. »

Puis, très doucement, il m'interrogea sur la vérité de mon désir, sur sa réelle portée, sur sa cause, tâchant de démêler ce qu'il y avait eu de réfléchi, de pleinement voulu.

Je compris qu'il tenait grand compte du trouble de la tentation, de la souffrance aiguë, de l'exaspération de la sensibilité, et il parut heureux de me dire qu'il était loin de me juger aussi coupable que je croyais l'être.

Malgré mon horreur des confidences, je n'eus pas trop à me violenter pour l'éclairer sur mes difficultés. Je lui racontai la mort de ma mère, ses remords, ses craintes, ses implorations à la dernière heure, ma promesse solennelle de faire tout mon devoir, de ne jamais abandonner mon père.

Je lui dis comme j'avais tâché longtemps d'être patiente, dévouée, mais que depuis ses derniers excès et ses brutalités, je voulais le quitter.

— « Où iriez-vous ? » me demanda-t-il.

— « Chez l'une de mes tantes qui m'aime, qui serait heureuse de m'avoir. » J'ajoutai que je ne ferais pas d'éclat, que ma tante était très honorable, très honorée ; que chez elle

j'aurais de grands moyens de me rendre utile, de faire beaucoup de bien ; qu'en continuant de vivre avec mon père je risquais d'en venir à le haïr, et lui demandai si ma promesse à ma mère morte me liait irrémédiablement.

— « Non », mon enfant, me répondit-il sans hésiter.

— « Et je ne ferai pas mal d'user de mon droit de m'en aller ? » lui dis-je.

— « Non, mais en quittant votre père, ferez-vous ce qu'il y a de mieux à faire ? Ferez-vous ce que Notre Seigneur attend de vous ? — Voilà le point inquiétant. Vous me semblez être à un pas décisif de votre vie. Pour vous éclairer sur la route à prendre, il me faut vous connaître, il me faut chercher ce que Dieu a mis en votre cœur. »

Puis il m'interrogea sur mes inclinations, sur l'action divine en mon âme, sur ma vie entière. Je répondis clairement, simplement, sans ambages. Et, chose qui m'étonne, pendant cet examen, je me sentis à peine frémir. Cette main sacerdotale, qui soulevait tous les voiles, était si experte, si délicate. D'ailleurs, ce fut vite fait, et après un instant de réflexion, il me dit :

— « Vous attachez une grande importance à tous les sentiments, à toutes les émotions de la nature et vous croyez que la vie que Dieu vous a faite vous est mauvaise, pernicieuse. Vous vous trompez. Je vous affirme que la souffrance a été pour votre âme une immense bénédiction. Si vous pouviez le voir comme je le vois, vous n'auriez pas de paroles assez ardentes pour dire votre reconnaissance. Jésus-Christ n'exige rien que pour notre avantage. S'il nous impose la souffrance,

c'est qu'elle est la source des biens infinis, c'est qu'elle fait notre ressemblance avec Lui. Et, ne l'oubliez point, plus nos croix nous humilient, plus elles sont d'un bois vil, abject, plus elles nous unissent étroitement à Lui, notre chef. Un père alcoolique, une fâcheuse belle-mère, une vie troublée, rapetissée, asservie, c'est dur à supporter. Et, quand il ne tient qu'à vous d'avoir ailleurs une vie très facile, très agréable, vous demander de ne pas désertier la maison paternelle, c'est bien vous demander l'héroïsme. Vous pouvez vous y dérober, mais je crois que Notre Seigneur l'attend de vous. »

— « C'est au-dessus de mes forces », m'écriai-je, et je fondis en larmes.

Il me laissa pleurer, calma mon agitation par de douces paroles. Quand je parvins à me maîtriser, il reprit :

— « Je vous plains, mais dans la décision à prendre, ce qu'il faut voir avant tout, ce qui importe vraiment, c'est le bien éternel de votre âme. »

Je lui dis, me remettant à pleurer : « Il importe bien aussi d'avoir la paix. Ayez pitié de ma faiblesse. Mon endurance est épuisée. J'en ai assez, j'en ai assez. Il y a trop longtemps que je me sacrifie. »

— « Mon enfant, reprit-il avec autorité, vous n'avez pas reçu le baptême pour mener une douce vie naturelle. Parfois, c'est en demandant les plus amers sacrifices que le confesseur prouve la tendresse de sa charité. Non, je ne puis approuver que vous rejetiez la croix que Notre Seigneur vous a choisie, vous a imposée, à laquelle votre sanctification est attachée. Au confesseur, Dieu donne des grâces de lumière. Le renoncement

est votre chemin. En vous en détournant, j'entraverai en vous l'œuvre divine, je manquerais à Celui qui a été crucifié pour nous et qui nous jugera tous deux. C'est sa volonté qu'il y ait des martyrs dans la vie domestique. Je vous dis donc : N'abandonnez jamais votre père ! Si faible, si coupable qu'il soit, ne voyez en lui que le plus à plaindre des malheureux. Je vous en conjure, ne quittez pas la voie droite et royale de la croix. Qui sait où vous aboutiriez ? Qui peut dire ce que le bonheur humain ferait de vous ? Nul ne sait ce qui nous convient comme Celui qui nous a faits. La seule chose importante ici-bas, c'est d'accomplir sa tâche. Oui, votre mère mourante avait raison. Il n'y a rien de terrible en ce monde. Tout passe si vite. Qu'est-ce que le rêve de cette misérable vie ? À quoi sert de vouloir s'établir sur la terre comme si on n'en devait jamais sortir ? »

Il me demanda ce que j'allais faire.

Je n'avais pas la force d'une parole. L'angoisse me serrait la gorge. Tous mes dégoûts, toutes mes répulsions me remontaient au cœur. Mais soudain un apaisement se fit en moi. La douce impression ressentie en entrant dans l'église me revint et je répondis sans trop d'efforts :

— « Avant de me confesser, mon Père, j'ai promis à Notre Seigneur de prendre ce que vous me diriez comme l'expression de sa volonté. »

— « Sa volonté ! répéta-t-il avec adoration. Tout est là, mon enfant, et quoi qu'il nous en semble, sa volonté est pour chaque âme la beauté idéale. Courage ! De vos dégoûts, de vos tristesses, de ces amères humiliations, de ces vulgaires souffrances contre lesquelles votre fierté se révolte, il faut faire

un poème divin qui ravisse Notre Seigneur. Chrétienne, aujourd'hui vous acceptez la croix en pleurant ; viendra un jour où vous l'aimerez et, à l'aimer, vous aurez une joie infinie. »

L'absolution me remplit d'une paix très douce. « Savez-vous, me demanda le religieux pendant que j'essuyais mes larmes, ce que l'Église fait dire au prêtre après les paroles du pardon ? » Et, visiblement attendri, il répéta en français ce qu'il venait de dire : « Par la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, par les mérites de la vierge Marie, par les mérites de tous les Saints, que tout ce que tu souffriras, que tout le bien que tu désireras faire, serve à expier tes péchés et à t'obtenir le bonheur éternel. »

Tout ce que tu souffriras, tout le bien que tu désireras faire... Ô maternelle tendresse de l'Église ! ô grâce d'être catholique !

4 février.

LA joie surnaturelle est la meilleure des joies, la joie inexprimable. C'est comme si on avait arraché le passé de mon âme ulcérée pour mettre à la place une vie nouvelle, inconnue, et si profonde, si paisible, si douce ! Il me semble qu'une source d'amour — longtemps comprimée — s'est ouverte en mon cœur et s'épanche sur tous.

20 février.

MON père me rappelle. Sa lettre très longue, pleine de supplications et de promesses, m'a fait un étrange effet.

Toutes les tristesses du passé, tous les odieux souvenirs ont reflué dans mon cœur pendant que je la lisais.

Plus rien de la divine paix ! Mais le trouble, l'emportement des lâches regrets. Chose honteuse, je pleure ma généreuse résolution. J'ai cru pouvoir et déjà je ne peux plus. Ah oui, je sens ma faiblesse ! Mais est-ce donc sur moi que je dois compter ?

Mon Dieu, rendez-moi un peu de la paix qui se répandit dans mon cœur quand je promis de faire votre volonté. *Voluntas tua, voluptas mea*. Ce mot d'un saint je veux le faire mien.

26 février.

JOUR inoubliable. Chez une humble et fruste jeune fille, j'ai vu la splendeur de la beauté chrétienne, j'ai vu la parfaite, l'amoureuse acceptation de la souffrance et de la croix.

Ma tante avait appris le funeste accident. Ce matin, elle m'envoya à l'Hôtel-Dieu prendre des nouvelles de la blessée qu'elle connaît bien, qu'elle emploie souvent. Quand j'arrivai

on allait lui amputer le bras droit, et le docteur B... qui m'accompagnait, me conduisit à la salle d'opération.

La pauvre enfant, pâle comme une morte, était couchée sur la table. Elle m'aperçut et me fit signe d'approcher. Je ne pouvais retenir mes larmes. Elle était calme et me dit très bas : — « Voulez-vous prendre ma pauvre main et me faire faire une dernière fois le signe de la croix. »

Je pris sa main broyée, informe, je traçai sur elle le signe sacré et son visage livide s'éclaira d'une joie divine.

Le médecin qui s'apprêtait à lui appliquer le chloroforme s'arrêta, étonné, ému et la regarda longuement.

Cette expression si belle, je l'ai toujours devant les yeux et, malgré moi, mes larmes coulent un peu. Ô force intérieure et magnifique de la simple foi !

2 mars.

J'AI écrit à mon père, je lui dis : « Éternellement, je serai votre fille. » Mon âme, c'est cela : le plaindre, le supporter ne suffirait pas ; il faut l'aimer, non pour moi, non pour lui, mais pour Dieu.

Si je sais m'oublier, m'immoler, l'heure de la grâce irrésistible viendra, et j'en ai l'intime, l'absolue confiance, je le sauverai.

« Quelle illusion, » dit ma tante, qui veut à tout prix me

retenir. Elle m'assure que l'avenir me réserve de grandes compensations... Et quand cela serait ? *Tout est vain, sauf le devoir.*

Ma tante a maintenant l'âge qu'avait ma mère quand je l'ai perdue. La ressemblance, assez vague autrefois, s'est accentuée. Cette longue intimité a fortifié son affection. La sollicitude dont elle m'entoure m'est bien douce. Je souffre de l'attrister. Je souffre de quitter cette maison, où tout me plaît, où j'aimerais tant vivre, où les jours coulent si doux, si légers.

Mais je n'oublie pas la parole du Maître : *Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il marche.*

C'est la parole éternelle. L'aurais-je trouvée dure, si je l'avais reçue de Jésus-Christ lui-même ?... Si j'avais entendu sa voix divine, si j'avais vu dans ses yeux l'appel tendre, suppliant, m'en coûterait-il de le suivre ?... Il me semble que non. Mais c'est dans l'obscurité de la foi que je dois peiner. La vie qui m'attend m'apparaît dans sa réalité brutale et j'en ai dégoût, j'en ai frayeur.

Jusqu'où ira le sacrifice ? Je ne dois pas y songer. Il faut m'oublier et aujourd'hui je ferme mon cahier pour toujours. *L'incompréhensible sérieux de la vie humaine*^[2] s'accommode mal de cette perte de temps. Tout vaut mieux que de s'attendrir sur soi-même.

Seigneur Jésus, Dieu de mon amour, je m'abandonne à toutes vos volontés. Délivrez-moi de la crainte de souffrir. Arrachez-moi aux pauvres et vains désirs du bonheur de la terre, à tous les riens de cette vie qui sera si vite passée.

Donnez-moi l'intelligence du mystère de la croix. C'est avec confiance que je vais à ma tâche. La souffrance est une semence que vous bénissez.

Seigneur, vous qui nous êtes plus intime que l'âme ne l'est au corps, ayez pitié de toutes mes faiblesses. Dans les misères quotidiennes, que je sente que votre regard me suit. Aux heures cruelles, quand je tendrai les bras vers vous pour être consolée, protégée, ne me repoussez pas.

Je suis un être de misère, mais à vous, Sauveur, maître adoré, je voudrais donner tout l'amour qui se perd le long du chemin.

1. [↑](#) La frégate.
2. [↑](#) Bossuet

Aux Canadiennes

Le peuple canadien sera sobre si vous le voulez.

Mesdames,

V OICI des années déjà que la lutte contre l'alcool est, chez nous, vigoureusement menée.

Devant les ravages de ce mal, qui nous avilit, qui ruine notre sang, l'Église et l'État se sont émus, se sont unis et, à travers le pays, il y a eu un grand mouvement de tempérance.

Par les prédications, les conférences, les tableaux, les brochures, les journaux, on a tâché d'éclairer les Canadiens sur les terribles dangers de l'alcool.

Pour enrayer le mal on a fait des lois, on a formé des sociétés de tempérance, on a tenu un grand congrès.

Les résultats bien qu'appréciables ont-ils répondu aux efforts ?... Hélas ! non. Loin de là. L'alcool règne encore. Et avec quel dommage pour le bonheur de tous !

Que de foyers ruinés, désolés, déshonorés ! que de talents

perdus ! quelle consommation de vies, de jeunesse et de forces !

Personne n'y saurait songer sans alarmes. Il faut donc continuer la lutte et il faut que tout le monde s'y jette.

L'on me charge, Mesdames, de vous dire ce que la patrie attend de vous en ce grave péril. Daignez m'accorder une attention sérieuse. Il s'agit de tout notre avenir. Intérêts physiques, intérêts moraux, intérêts nationaux, intérêts éternels, tout est en jeu.

L'avez-vous compris ? dans le mouvement de tempérance, avez-vous mis votre influence — cette influence si puissante ? Êtes-vous bien sûres, Mesdames, d'être innocentes de nos maux ?

Je vous entends vous récrier : « Mais qui désire plus que nous voir l'ivrognerie disparaître ? qui en a plus souffert ?... »

Ah ! oui, je le sais, de ce vice hideux qui prive l'homme de son intelligence, de sa raison, de son cœur humain, la femme a souffert !

Vous avez, Mesdames, le besoin d'admirer et d'aimer. Votre sensibilité est délicate, vive, profonde. Si la vue d'un homme ivre dégoûte tout être raisonnable, qu'est-ce pour vous de voir un père, un frère, un époux, un ami, changé en énergomène grotesque, féroce, ou gisant ignoble, sans vie, comme si son âme immortelle l'avait abandonné.

Sur notre pauvre terre, bien des larmes ont coulé, mais aucunes plus amères que les larmes versées sur la dégradation, l'infamie, le déshonneur d'un être aimé.

Et à cette souffrance intime, secrète, tant d'autres infiniment

plus cruelles s'ajoutent.

L'intempérance a inondé la terre de malheurs et de crimes. C'est l'horrible pourvoyeuse des cimetières, des hôpitaux, des cabanons de fous, des prisons, du bagne et de l'échafaud.

Oh, la sinistre éloquence des statistiques !

Mesdames, en songeant aux calamités qui désolent le monde, bien des fois votre cœur s'est ému ; que ne feriez-vous pas pour prévenir, pour empêcher tant de maux ?

Soyez-en sûres, l'intempérance a fait plus de victimes, plus de ravages que la peste, la famine, la guerre et tous les fléaux réunis.

Qui nous fera l'histoire de l'alcool chez tous les peuples ?

« Esprit de vin, a dit Shakespeare, il n'est pas d'autre nom par lequel je puisse te nommer, je t'appellerai un démon. »

Un démon cruel et redoutable entre tous. Il fait d'une créature divine un être abject et maudit et il a la puissance de tout détruire. La terre ne serait pas assez vaste pour contenir ces ruines. Et il n'y aurait plus un endroit où poser le pied à sec, si les larmes pouvaient égaler les douleurs.

* * *

L'alcoolisme est le crime de tous les peuples, l'opprobre universel de la race humaine.

Les ravages de ce mal épouvantable n'alarment pas seulement l'Église. Le péril alcoolique préoccupe aussi

fortement les économistes, les législateurs, tous les esprits sérieux.

Il est maintenant prouvé, avéré que l'alcool est un poison qui fait lentement mais infailliblement son œuvre de mort dans l'organisme humain. Six cent soixante-dix-sept médecins de la province de Québec — viennent de l'attester solennellement ; au grand congrès anti-alcoolique international tenu en Hollande l'an dernier, tous les médecins l'ont affirmé, et à l'appui de cette vérité ils ont fourni d'abondantes et irréfutables preuves. La science contemporaine a, sur ce point, fait la lumière. Même chez les buveurs qui ne sont pas des ivrognes, l'intelligence s'altère, s'affaiblit, la volonté s'affaisse, les forces diminuent. Et les effets de l'intempérance ne s'arrêtent pas à l'individu qui s'en rend coupable. Ils ont une portée incalculable, car l'alcool empoisonne les sources de la vie.

Le buveur lègue à ses enfants un sang vicié, corrompu ; et du peuple le plus sain, le plus viril, l'alcoolisme fera fatalement un peuple de dégénérés, de rachitiques, de détraqués.

Bien des pays sont plus profondément atteints que le nôtre. C'est prouvé. Mais, d'après les statistiques, notre horizon est pourtant bien sombre.

Le Canada n'a pas une population de huit millions et il s'y consomme annuellement pour \$125,000,000 de liqueurs enivrantes. La seule province de Québec dépense pour les spiritueux \$25,000,000, somme cinq fois supérieure à son revenu annuel.

C'est vous dire, Mesdames, que nous allons à l'empoisonnement national, à la déchéance de la race.

On l'a compris et la ligue anti-alcoolique a été organisée. « La ligue anti-alcoolique, disent les directeurs, c'est l'effort de tous les vrais patriotes, de tous les véritables chrétiens ; la lutte et la guerre vigoureuse, sans merci, par tous les moyens légitimes et possibles contre l'alcoolisme : c'est la croisade sainte et nationale contre ce fléau destructeur du bonheur spirituel et temporel des individus, des familles et des peuples. »

Oh ! Mesdames, comme vous devez bénir ceux qui ont pris l'initiative de ce mouvement ! de leur succès dépend tout ce que vous pouvez espérer ici-bas de bonheur.

Les autorités religieuses et d'éminents laïques déploient un zèle admirable. Mais, soyez-en sûres, on ne gagnera pas la bataille sans vous.

Les sociétés de tempérance n'ont chance de durer que si vous vous en mêlez. Si vous n'usez de votre influence, les engagements seront bientôt violés ; les sociétés s'affaibliront, se désuniront ; et oublieux de leurs promesses, les associés retourneront à leurs égoïstes habitudes, sans songer aux faibles qu'il faut aider, à la jeunesse qu'il faut protéger, qu'il faut préserver.

L'Église n'a point d'auxiliaires qui puissent vous être comparés. C'est l'amour qui nourrit l'esprit de lutte et de vaillance ; c'est l'amour qui rend l'espoir invincible.

Dans le combat contre l'alcoolisme il faut une ardeur, une patience que rien ne rebute, que rien ne décourage. L'homme est pauvre en espérances, en compassion, en sympathie, en dévouement. Mais dans le cœur de la femme, il y a des

richesses inépuisables.

Mesdames, ne les laissez pas se perdre. Aidez-nous à fortifier, à élever les cœurs. Aidez-nous à mettre un frein au vice hideux qui menace de causer notre ruine. Aidez-nous à le faire disparaître.

Par son influence sur l'enfance, sur la jeunesse, sur la famille et sur la société, la femme peut nous arracher à ce vil et terrible danger.

Mais il ne faut pas que le désir de ranimer la vie morale soit un sentiment vague et lâche, comme en ont les natures molles, incapables d'efforts.

Le monde appartient à l'énergie. Cette énergie si nécessaire, la femme l'aurait si elle réfléchissait sérieusement aux effets désastreux de l'alcoolisme.

Que ne peut-on bien mettre sous ses yeux les ravages produits dans l'organisme humain... les malheureux innombrables couchés avant l'heure dans la tombe ^[1] ; et cette population des prisons, des bagnes, des asiles d'aliénés si largement recrutée parmi les alcooliques !... L'intensité de l'affection qu'elle a pour les siens fournirait à la femme la dose de haine qu'il faut avoir de l'alcool. Et contre le grand fléau social de l'alcoolisme, les habitudes domestiques ne tarderaient point à élever un rempart sacré.

Vous le savez, Mesdames, qui désire d'un désir vrai, passionné, d'un désir qui émeut l'âme et le sang, travaille de toutes ses forces. Et c'est la femme qui fait les coutumes, les usages, les modes et les mœurs.

Canadienne, il faut que tu veuilles vouloir ce que tu dois

vouloir.

Autrement nous verrons l'intempérance déborder, tout couvrir de larmes et de ruines. Et notre héritage séculaire d'honneur s'abîmera dans la boue.

LES PRÉJUGÉS.

UN funeste préjugé nous a fait et nous fait encore un mal infini.

On croit chez nous aux vertus nutritives, fortifiantes, réchauffantes, rafraîchissantes et médicinales de l'alcool.

Dans la vie sociale et dans la vie domestique ce préjugé a tout pénétré.

Vous le savez, Mesdames, dans la plupart des familles, on boit à propos de tout : quand on a froid pour se réchauffer, quand on a chaud pour se rafraîchir et pour éviter un refroidissement ; on boit parce que l'appétit fait défaut, parce que la digestion est laborieuse ; on boit parce qu'on va travailler, parce qu'on est fatigué, parce qu'on est triste, parce qu'on est malade.

On croirait mal accueillir un ami si l'on ne lui faisait prendre un petit verre ; et quand on reçoit il faut offrir des spiritueux à ses hôtes.

Je vous le demande, y a-t-il chez nous bien des fêtes, bien des réunions où les liqueurs enivrantes ne circulent pas ?

On boit aux noces, aux baptêmes, aux funérailles — dans toutes les circonstances importantes, joyeuses ou douloureuses de la vie.

Ces pernicieuses habitudes ont des racines profondes et sont chères au peuple.

Je ne parle pas contre mon pays — Dieu m'en garde ! — je parle pour mon pays. Ayons le courage de le reconnaître, dans nos mœurs familiales comme dans nos mœurs sociales, il y a une éducation d'intempérance, et à ce mal si grand c'est à vous, Mesdames, de porter remède.

N'allez pas dire : « Les hommes sont les maîtres... qu'y pouvons-nous ? »

Ce que vous pouvez, Mesdames... mais vous pouvez tout... Si vous n'avez pas l'autorité, vous avez le charme, — l'influence souveraine, irrésistible, et vos devoirs sont le fondement de la vie sociale comme de la vie humaine.

À vous sont dévolus les soins de santé, d'hospitalité, tout le détail des choses domestiques.

Vous êtes les gardiennes, les reines du foyer.

Au nom de ceux que vous devez préserver, que vous devez défendre, que ce foyer — source de la vie nationale — ne soit pas une école d'intempérance, mais que la sobriété y soit en honneur... que les enfants y fassent le glorieux apprentissage des vertus chrétiennes, que la jeunesse n'y puise pas le goût des spiritueux... que les buveurs n'y trouvent jamais l'occasion de satisfaire leur passion.

Ne dites pas que la politesse a ses exigences — qu'il faut bien se conformer aux usages du monde. C'est la femme qui

fait les usages. Si vous le vouliez, bientôt il serait de bon ton, de bon goût de ne pas offrir de liqueurs enivrantes.

Ah ! Mesdames, quel service vous rendriez à la patrie, quelles bénédictions vous feriez descendre sur vos familles en reléguant parmi les vieilleries surannées, des coutumes nées de l'ignorance et qui nous ont fait tant de mal !

L'ivrogne le plus abruti n'a été d'abord qu'un imprudent buveur. D'ordinaire on s'alcoolise sans le savoir, sans le vouloir, par l'entraînement, par l'influence du milieu. On boit parce qu'on voit boire... pour faire comme les autres... parce qu'on croit que cela fera du bien... et insensiblement le poison pénètre et ravage l'organisme et y crée ce besoin morbide qui fait tant de malheureux, tant de criminels.

La femme de l'un de nos gouverneurs ne voulait pas de liqueurs enivrantes à ses réceptions. À quelqu'un qui s'en étonnait, elle répondit : « Je ne sers pas de poison à mes hôtes ».

Plût à Dieu que les Canadiennes fussent aussi éclairées. Malheureusement le préjugé les domine, les aveugle encore. Y en a-t-il beaucoup parmi nous qui croient vraiment aux effets délétères des spiritueux ?

* * *

C'est à la faveur des préjugés que l'alcool a conquis son épouvantable empire ; rien n'est plus à craindre qu'une passion qui s'abrite sous l'erreur.

Le péril alcoolique le prouve, et sur ce péril si grand il faut s'instruire. Les sources de renseignements en tous genres maintenant abondent. Permettez-moi d'effleurer quelques points.

D'après la science, celui qui consomme habituellement une boisson distillée deviendra fatalement un alcoolique. Celui qui consomme copieusement une boisson fermentée arrivera au même résultat.

L'alcoolisme engendre les maladies les plus variées, les plus meurtrières, et aggrave et complique étrangement les maladies aiguës.

Plusieurs se demandent, peut-être, ce qu'il faut entendre exactement par l'alcoolisme.

L'alcoolisme est l'empoisonnement produit par l'usage habituel — même modéré — des spiritueux, c'est la passion sourde, cachée, plus traîtresse que l'ivrognerie.

Il y a des alcooliques décents. Un alcoolique peut ne s'être jamais enivré. Il n'en transmettra pas moins à sa postérité une tare maudite, et sans les combats acharnés qui lui sont livrés, l'alcoolisme tuerait l'humanité.

Dans la lutte engagée, il faut le concours de toutes les bonnes volontés, de toutes les énergies.

Tous nous pouvons quelque chose, et soyez-en sûres, Mesdames, vous pouvez bien plus que les hommes.

L'homme a l'autorité, l'action bruyante, éclatante, mais votre action intime et profonde est plus efficace, plus bienfaisante. Dans l'océan les trombes n'ont pas la force des courants cachés, et dans l'humanité l'influence occulte de la

femme est la plus puissante.

L'homme organise les assemblées, les associations ; il peut faire de sages règlements, d'éloquents, de retentissants discours, mais on ne rend un peuple sobre ni avec des lois, ni avec des discours. Il y faut l'influence de la mère, de la sœur, de l'épouse, de l'amie.

Si en Norvège la lutte anti-alcoolique a eu de si magnifiques résultats, on l'attribue à l'ardeur avec laquelle les femmes s'y sont jetées.

Pour enrayer le mal de l'alcoolisme, l'homme peut bien fournir la machine, si l'on ose ainsi parler, mais non la vie qui doit l'animer — non la vapeur.

C'est la femme qui est l'âme du foyer, c'est elle qui communique et ranime les sentiments mobiles éternels des actions — c'est elle qui entretient au foyer le feu céleste.

La femme a le devoir de sanctifier la vie de famille, elle a le devoir d'ennoblir les rapports sociaux.

Ah ! Mesdames, si l'on pouvait vous débarrasser des idées fausses qui se respirent partout, qui nous ont valu tant de lignées d'ivrognes !...

Certes, les Canadiennes ne sont pas contre la tempérance, mais la plupart croient qu'il n'y a pas de mal à boire avec modération. Pour celles-là l'alcool est encore un aliment, un apéritif, un digestif, un fortifiant.

L'esprit rempli de préjugés et le cœur de bonnes intentions, beaucoup recourent aux boissons alcooliques pour se fortifier, pour donner plus de vitalité à leurs enfants, pour mieux remplir leurs devoirs de mères.

Au bébé qui souffre et qui pleure on administre tendrement l'un de ces calmants, de ces narcotiques si répandus chez nous et qui sont tous, hélas ! à base d'alcool.

Plus un être est faible, plus le poison agit sur l'organisme ; beaucoup d'enfants sont alcoolisés dès le berceau. « L'enfant pleure, il veut son Castoria », lit-on dans les réclames affichées partout.

Hélas ! oui, quand vient l'heure on voit des bébés réclamer à grands cris leur dose de Castoria, de sirop calmant. En les voyant s'apaiser, s'endormir, la mère s'applaudit de l'effet du remède. Pauvre femme, sa tendresse est bien en défaut. L'enfant dort parce qu'il est ivre...

C'est un crime de donner de l'alcool aux enfants, et ce crime inconscient est bien fréquent — si fréquent qu'il faut le mettre immédiatement après l'hérédité, et bien avant le cabaret, dans les causes de l'ivrognerie.

« Si les femmes savaient la vérité sur les causes qui font les ivrognes, que de maux et de misères horribles seraient évités », s'écriait un médecin de l'Hôtel-Dieu de Montréal.

Funeste ignorance ! Oh ! de grâce, Mesdames, apprenez. L'ignorance n'est plus permise. Les conséquences en sont trop désastreuses.

Il faut que l'exécrable pratique de droguer les bébés disparaisse. Est-ce qu'on peut sans frémir tout entier songer à ces pauvres petits qui s'endorment chaque soir, du sommeil de l'ivresse ?

L'alcool rend les enfants chétifs, souffreteux, sujets aux convulsions, il creuse bien des petites tombes. Chose plus

horrible encore, en alcoolisant les enfants on leur met dans les moëlles l'appétit alcoolique. L'enfant alcoolisé deviendra un ivrogne ou il aura à soutenir contre la passion de boire une lutte terrible.

Songez-y, Mesdames, et n'ajoutez pas aux tristes effets du péché originel. Que jamais l'un de vos fils ne puisse vous dire : « C'est vous, ma mère, qui m'avez rendu ivrogne... c'est vous qui m'avez mis dans le sang et dans les os ces ardeurs maudites qui m'emportent... qui me font sacrifier toutes les joies, tous les biens de la vie. »

Comme la morphine — qui est aussi un calmant — l'alcool ne doit être administré que sur l'ordre du médecin.

D'après la science il n'y a pas de liqueurs alcooliques hygiéniques, et des toniques fort préconisés alcoolisent souvent la mère et l'enfant. Soyez donc en défiance contre les fortifiants ; et aux petits — si fort qu'ils crient — jamais de « ponces », jamais de castoria, ni d'autres sirops calmants. Ces drogues brevetées ne sont que de l'alcool déguisé.

Ah ! je sais qu'il en résultera pour vous bien des fatigues et bien des veilles. Mais on est terriblement fort quand on aime. L'amour suffit à tout. Ne craignez pas plus la peine et la fatigue que les grandes douleurs.

La mère est vouée au sacrifice. C'est son honneur, c'est sa gloire, c'est ce qui la rend si auguste et si vénérable.

Le bienheureux curé d'Ars disait qu'un homme ne devrait pas pouvoir penser à sa mère sans pleurer.

CE QUE PEUVENT LES MÈRES.

LA régénération d'un peuple s'opère surtout par la formation de l'enfance. Qui est maître de l'éducation peut changer la face du monde.

Vos enfants seront ce que vous les ferez, ce que vous voudrez qu'ils soient.

Vous le savez, on exagère bien des choses, mais jamais on ne pourra exagérer l'influence de la mère sur l'enfant. Aussi quelqu'un a-t-il dit avec beaucoup de justesse : « *Donnez à un peuple des mères fortes, courageuses, et je répons de l'avenir de ce peuple.* »

À l'âge où l'avenir des autres âges se prépare, l'enfant est tout à sa mère. C'est elle qui fait l'éducation de son cœur, de sa volonté ; c'est elle qui forme sa conscience. Former une conscience ! Aucun acte n'est supérieur à celui-là, et cet acte a une portée illimitée, des conséquences qui échappent à tout regard humain.

Mesdames, vous de qui nous attendons le salut de la patrie, songez-y, et faites en sorte que les enfants ne grandissent pas avec l'idée que s'enivrer est une faiblesse bien excusable, une petite faute quasi inévitable.

Il importe qu'ils comprennent que l'ivrognerie est un attentat hideux, monstrueux contre la souveraine dignité de la nature humaine et la divine noblesse du chrétien.

Que vos enseignements, que vos exemples déposent comme un levain sacré d'honneur et de vertu au fond du cœur de vos enfants. Si vous le voulez, vous pouvez former chez nous une mentalité nouvelle qui sera l'esprit des générations futures. Sans vous, les plus doctes, les plus éloquents y travailleront en vain.

« Je vois à la tribune du Luxembourg, écrivait un publiciste français, d'éloquents sénateurs vieillis dans la politique, renommés dans la littérature ; ils sont écoutés avec attention, la foule se presse pour les entendre ou seulement pour les voir, et leurs paroles, à peine tombées de leurs lèvres sont portées, par les journaux, aux quatre coins de la France. Ce sont bien là, des hommes influents. Dans le jardin, sous leurs fenêtres, d'obscures mères de famille, de pauvres bonnes d'enfants, en ravaudant des bas, adressent aussi des discours aux bambins qui autour d'elles jouent à la balle. L'histoire n'en a cure, et cependant, avec toute la révérence due à nos hommes d'État, ces femmes, par leur vulgaire parole, exercent plus d'influence, plus de persuasion qu'eux. On les aime et on les croit. Nos grands orateurs peuvent-ils porter sur eux un tel jugement ? Aussi contribuent-ils bien moins à former les idées en France que ces obscures personnes. »

Ce publiciste a raison. La masse inconnue de femmes vertueuses attachées à leurs devoirs fera toujours plus de bien que les meilleurs orateurs. Si l'on pouvait donc vous apprendre ce que vous valez, ce que vous pouvez !

* * *

Dans l'âme toute blanche de l'enfant, c'est la mère qui sème les premières notions de la foi.

Mesdames, toute semaille est chose pleine de mystère. Le grain de blé jeté en terre devient un épi et, à la semence divine, la grâce du baptême devrait faire produire d'admirables fruits. Dieu nous préserve de ce demi-christianisme qu'un illustre libre-penseur appelle *l'une des bonnes farces de notre temps*. Il nous faut des croyances puissantes, efficaces ; ces croyances pour lesquelles les martyrs sont morts. Saint Augustin disait que sa mère lui avait mis l'amour de Jésus-Christ dans les entrailles. Faites comme elle, mères chrétiennes.

Votre cœur se fond de tendresse quand vous regardez vos enfants. À vos yeux toutes les beautés de la terre s'effacent devant la grâce de leurs têtes blondes. Pour ces petits vous rêvez la fortune, le succès, tous les bonheurs de la terre. Et leurs destinées éternelles ?... Y songez-vous ?... Pourtant, cet enfant qui vous est si cher, qui est votre chair et votre sang, vous croyez qu'il sera un jour déifié ou damné. La vie est une épreuve, la terre un lieu de passage ; ne désirez pas de faire de vos enfants des jouisseurs ; c'est pour tout autre chose que Dieu vous les a donnés.

Dans l'œuvre si pénible, si laborieuse de l'éducation, une froide religion ne suffit pas. Il faut à la mère cette piété qui n'est ni une routine, ni une parure, mais l'âme même de la vie. La mère qui ne sait pas inspirer à ses enfants l'esprit de prière est incapable de remplir sa mission.

« *L'homme est quelque chose qui doit être surmonté* » ; il lui

faut cette énergie divine qui s'appelle la grâce. Ne l'oubliez point. Que votre prière protège vos enfants ; que votre cher souvenir, que l'arôme si persistant des douces et saintes choses du foyer leur soit, le long du chemin, un préservatif contre les vils dangers.

L'amour maternel, la plus grande force parmi les forces vives qui sillonnent le monde, a dit un penseur. Pourquoi faut-il que cet amour soit souvent si aveugle ! La force de volonté s'acquiert et nous en avons grand besoin.

Pauvres mères ! qui avez tant de souffrances et si peu de bonheur, vous le savez bien. Préparez donc vos enfants à la vie, à ce combat contre soi-même auquel nul n'échappe.

Soyez-en sûres, ce n'est pas en cultivant la gourmandise d'un enfant qu'on le forme à la tempérance, à la sobriété. Ô la noble et forte éducation chrétienne ! C'est cette éducation qui donne à l'âme l'empire sur le corps. D'avance, on doit donner des forces à la jeunesse. Elle en aura si grand besoin. Ne faites pas des mous, des viveurs, des égoïstes de ceux que Dieu vous a confiés. Doucement mais fermement, il faut plier l'enfant au devoir : il faut lui faire remarquer ses défauts, lui inspirer le désir de se travailler, de se maîtriser, de se renoncer. Rien n'est plus nécessaire. C'est la vraie culture d'énergie.

Les années s'envolent rapides. L'enfant frêle et charmant sera bientôt un homme. Contre lui-même il devra lutter jusqu'à la mort. Ô femme, si ton fils ne sait pas se combattre et se vaincre, tu n'as pas su l'aimer !

CE QUE PEUVENT LES JEUNES FILLES.

NOUS avons tous nos devoirs, nos responsabilités. Jeunes filles, qui croyez n'avoir rien à faire qu'à plaire, qu'à vous amuser, vous vous trompez fort.

Dieu ne crée pas d'êtres de luxe et de fête et, dans la grande œuvre que nous poursuivons, vous devez nous aider. Ne vous excusez pas sur votre manque d'influence. Pas d'influence, les jeunes filles !... Autant vaudrait dire que les violettes et les roses n'ont pas de parfum, que le printemps n'a pas d'action, que le cœur de l'homme ne bat plus.

Ah, plutôt à Dieu qu'elles ne craignissent pas de laisser voir le dégoût que l'ivrognerie leur inspire ! Plût à Dieu qu'elles voulussent à l'occasion faire entendre aux jeunes buveurs les sévères paroles, leur montrer sur quelle pente horrible ils glissent, leur prêcher l'énergie, la dignité, l'honneur ! Hélas ! parmi ceux qu'on saluait comme les gloires futures de la patrie, il y a en qui sont couchés sur le lit de boue.

L'éloquent P. Mathieu, premier apôtre de la tempérance, disait aux jeunes filles :

« Si vous saviez quelle heureuse influence vous pouvez exercer sur les jeunes gens !... quel bien vous pourriez leur faire... Préserver quelqu'un du mal, c'est rendre gloire à Dieu ! »

Faire du bien, glorifier Dieu, voilà la tâche auguste qui nous est assignée, qu'il faut à tout prix remplir. Vous demandez comment ?... Le rayonnement moral n'est pas un mot. Rien

qu'en étant tout simplement ce que vous devez être, vous pourriez faire du bien à vos parents, à vos amis, à vos connaissances. Et, faire du bien, c'est si doux, c'est si grand ! Les choses de l'âme immortelle n'ont pas de prix ! Une âme fortifiée, c'est plus qu'un royaume conquis.

Si le Souverain Maître vous a donné la grâce, le charme, le dévouement, les avantages de la fortune et de la position, ce n'est pas pour que vous soyez vaines, égoïstes. Au lieu de faire parade de votre empire, d'imposer vos caprices à ceux qui vous recherchent, de les ramener sans cesse aux douces protestations qui vous plaisent, pourquoi ne pas les encourager à travailler, à se cultiver, à se développer, à lutter contre les obstacles, les difficultés.

Bénies soient celles qui sauront réveiller les énergies dormantes, les nobles et généreuses ambitions : sur les hauteurs de la science, du dévouement et de la gloire, l'histoire nous montre bien des hommes de condition obscure qui semblaient condamnés à toujours végéter dans l'ombre.



Vous trouvez tout simple et fort nécessaire que les jeunes gens travaillent et peinent des années durant, pour se préparer à la vie. Mais croyez-vous avoir moins qu'eux besoin de formation ? Tâchez donc de vous instruire si vous le pouvez. Mais n'oubliez pas que sans la science du ménage, la femme la mieux intentionnée, la mieux douée, ne peut rendre la vie agréable à ceux qui l'entourent.

Toute femme doit savoir faire la cuisine et rendre une maison attrayante. L'art de dépenser et d'économiser à propos, avec intelligence n'est pas moins difficile que l'art de gagner de l'argent. Une maîtresse de maison ne se forme pas du jour au lendemain. Pour bien diriger un ménage, il faut la connaissance, l'entente de beaucoup de choses. L'incapacité et l'incurie de bien des femmes ont souvent des conséquences désastreuses : le dégoût d'un intérieur en désordre et d'une nourriture mal apprêtée conduit bien des hommes aux hôtels, aux clubs et... à l'alcoolisme.

Si vous voulez rendre une famille heureuse, devenez donc d'habiles, d'intelligentes ménagères. C'est vous dire qu'il nous faut des êtres d'action plus que d'émotion.

Mais il y a cette sensibilité éperdue, frémissante.

* * *

Madame de Maintenon disait qu'il faut apprendre aux jeunes filles à aimer raisonnablement.

Enseignement toujours bien nécessaire, mais aussi bien difficile, bien ingrat ! qui nous dira tout ce que les juvéniles imaginations rêvent de bonheur et d'ardentes tendresses ?

Je ne voudrais pas, jeunes filles, vous enlever vos illusions. On ne doit pas obscurcir les clairs matins. Il est bon que l'avenir ait des mirages ; il est bon qu'à certaines heures des musiques de vie s'élèvent de la terre, que l'horizon se colore de teintes charmeresses.

La poésie du cœur est immortelle. La virgine puissance d'amour s'enchantera toujours de ses rêves. Mais, ici-bas, il n'y a point d'affection à la mesure de notre cœur. » Ni nous ne sommes aimés des autres, ni nous ne pouvons les aimer comme nous le voudrions. Pourquoi ? Parce que nous ne pouvons et ne devons aimer, selon l'ardeur de ces immenses désirs, que Dieu seul. » [\[2\]](#)

Malgré tout ce qui lui manque, tout ce qui lui manquera toujours, l'amour vrai projette pourtant sur la vie la plus humble, un rayonnement. Honte à ceux qui rabaissent et déshonorent l'amour ! Quel dommage qu'il n'y ait pas plus d'idéal dans bien des cœurs !

« J'avais passé vingt ans, dit Louis Veillot, et je croyais que l'amour était une vertu, je ne sais quelle flamme purifiante qui montait en haut, dévorant tout ce qui l'empêchait d'atteindre à l'azur. »

Pour la femme il y a, dans le mariage, bien de l'abnégation de soi, bien de l'immolation. Celui que vous acceptez pour mari, c'est-à-dire pour maître, tâchez de le rendre meilleur, autant pour l'aimer plus que pour en être plus et mieux aimée. Tout faire pour mériter l'estime, la confiance, l'affection de son mari, c'est beaucoup ; mais ce n'est pas assez. Il faut faire tout pour les lui accorder.

Dans le cœur qui se donne, heureuses celles qui savent attiser les nobles et saintes flammes. Admirer son mari, ce doit être si doux !

Par vos prières, cultivez la créature divine. Il faudrait prier comme on aime, en mêlant la prière à toutes ses pensées. Un

serment d'amour inviolable est chose si grave.

* * *

L'homme voit dans la femme un être plus pur destiné à l'améliorer, à l'ennoblir. Il croit que sa compagne lui rendra le bien plus facile et la vie plus douce. Lui rendre la vie douce ; cela exigera bien de l'attention aux prosaïques réalités, bien de l'oubli de vous-même. Un mari veut trouver à son foyer une détente à ses fatigues, à ses préoccupations, à ses ennuis. Il faudra lui dissimuler les vôtres, taire vos souffrances. La femme doit répandre la joie autour d'elle... Donc, cultivez la gaieté ; la bonne humeur remplit de soleil le plus humble logis.

PAS D'IVROGNE INGUÉRISSE.

« **D**ANS un mariage malheureux, a dit une femme de génie, il y a une force de douleur qui dépasse toutes les peines de ce monde. »

Pauvres infortunées liées à des ivrognes, vous le savez et aucune imagination n'atteint à l'horrible réalité de votre malheur. Mais n'en jugez point comme d'une fatalité devant laquelle vous êtes désarmées. Ne restez pas sans énergie comme des épaves de la vie. Une femme chrétienne a des

ressources profondes pour tirer un homme de l'abîme.

Ne désespérez pas de son âme. Dites : Je prierai plus, je prierai mieux, je prierai du fond de mon cœur.

Qui prescrira des bornes à l'action de Dieu ? La souffrance va loin, elle va haut. La pluie trouve à féconder jusque dans les rocs et les sables. Et les larmes qui coulent silencieuses, résignées, devant l'Éternelle Pitié, que ne peuvent elles ?

« Il n'y a point d'ivrogne inguérissable », disait le plus grand des apôtres de la tempérance.

Gardez-vous de la noire tristesse qui envahit votre âme. Ne vivez pas comme dans une tombe anticipée et scellée. « *Il faut toujours chercher la fente par où pénètre le rayon céleste.* »

SI L'ALCOOLISME DISPARAISSAIT.

« **S** i l'alcoolisme disparaissait de la terre, disent les économistes, il n'y aurait plus guère de pauvreté : la prospérité serait générale. »

Et comment ne pas les croire quand on sait quelles sommes fantastiques l'intempérance prélève sur les hautes et sur les basses classes du monde civilisé ?

Notre pays est l'un des moins alcoolisés, et il est prouvé qu'on y dépense beaucoup plus pour les liqueurs que pour le pain et la viande réunis. D'après les statistiques, la consommation des spiritueux nous coûte annuellement

\$125,000,000.

\$125,000,000 de dépense directe ! Et si l'on pouvait évaluer le tort que l'alcool fait à la richesse publique !

Il y a les millions honteusement dévorés par les vices où l'alcoolisme conduit fatalement ; il y a les forces vives et le travail perdus, les pertes immenses résultant des accidents, des désastres dont l'intempérance est la cause ; il y a les frais de l'assistance publique accordée aux alcooliques, les frais de l'administration de la justice, etc., etc. [3]

Ne faudrait-il pas doubler, peut-être tripler les \$125,000,000 ?

Tout cela sacrifié à une passion ignoble qui rend grotesque, qui abrutit, qui crétinise, qui couche au tombeau... Fut-il jamais un gaspillage plus insensé, plus épouvantable ?

Avec ce colossal amas de millions comme on développerait rapidement le pays ! quel essor on donnerait à l'éducation, à la colonisation, à l'agriculture, au commerce, à l'industrie, à toutes les activités.

Il y a chez nous une infinité de femmes aux prises avec les cruelles difficultés de la vie. Sondez un peu aux heureux changements qu'apporterait le règne de la tempérance.

Dans les foyers aujourd'hui sordides, misérables, il y aurait du bien-être. L'aisance remplacerait la gêne. Les noirs soucis, les dévorantes inquiétudes ne rongeraient plus le cœur des pauvres mères. Leur labeur écrasant, serait allégé.

Cette jeune et généreuse terre canadienne où nous avons eu le bonheur de naître — que nous n'aimerons jamais assez — on

en ferait une terre non seulement de richesse mais de noblesse, de beauté, et nous sentirions ce que la bonté divine peut répandre de bénédictions sur un peuple.

* * *

Mesdames, ne dites pas : Les hommes ont toujours bu, ils boiront toujours.

L'alcoolisme n'est pas un mal fatal, sans remède. L'effort de chacun, c'est le salut de tous. L'intensité toujours croissante de la lutte nous donne grand espoir. Quand nous aurons fait tout ce que nous pouvons, Dieu fera le reste.

Autour de la divine Croix, notre drapeau de tempérance, travaillez à réunir toutes les bonnes volontés.

Il n'y a point de force conquérante comparable à la force du dévouement. Personne ne saura jamais tout ce que peut la volonté enflammée par l'amour.

Savez-vous qu'en Norvège, la consommation des spiritueux a diminué de neuf-dixièmes. Et les vaillants apôtres de la ligue anti-alcoolique attribuent ce prodigieux succès aux femmes.

Si vous vouliez vous unir, vous entendre, user de vos moyens de persuasion, d'influence, que d'occasions de boire vous feriez promptement disparaître.

Quel besoin avons-nous de robinets de poisons ? Les débits de boissons ne sont pas autre chose ! [\[4\]](#).

Qu'on ne parle pas des intérêts de commerce, de l'embarras

où se trouveraient les distillateurs, leurs employés et tous les marchands de boissons. Au lieu de fabriquer et de vendre l'alcool qui se déverse sur le pays en fleuve de hontes, de larmes et de crimes, les distillateurs, leurs employés et les marchands de boissons feraient quelque chose d'utile.

Qu'il périsse cet infâme commerce qui sème partout la ruine et la désolation.

M. le premier-ministre de notre Province a déclaré qu'il veut la tempérance.

Il faut créer une opinion publique, une mentalité nouvelle. Les parlements font les lois, mais les femmes font les mœurs qui précèdent les lois et les rendent possibles.

On n'améliore rien sans avoir à multiplier les efforts et les labours. Mais s'user, se dépenser, c'est le beau de la vie. Dieu nous a tous envoyé en ce monde pour servir, pour aider. Que chacune réfléchisse, qu'elle détermine ce qu'elle peut faire pour la cause sacrée de la tempérance, dans le milieu où elle vit et avec les forces les plus profondes de son âme, qu'elle se mette à sa tâche. Il faut de la prudence, de l'indulgence, du tact, mais par dessus tout, il faut la conviction ardente, la flamme intérieure.

« De l'eau autant qu'il en pourrait entrer dans le dé d'une petite fille, si elle est réduite en vapeur, fait crever une bombe », a dit Joseph de Maistre. Le même phénomène arrive dans l'ordre spirituel. Une pensée, une opinion, un assentiment simple de l'esprit ne sont que ce qu'ils sont, mais un degré de chaleur suffisant les fait passer à l'état de vapeur. Alors, ces principes tranquilles deviennent enthousiasme, fanatisme,

passion et, sous cette nouvelle forme, peuvent soulever les montagnes. Le monde physique n'est qu'une image du monde spirituel. »

1. ↑ Un grand médecin européen disait :
« Si le secret professionnel et l'honneur des familles le permettaient, sur plus de la moitié des tombes, on devrait graver : TUÉ PAR L'ALCOOL. »
2. ↑ Louis Veillot.
3. ↑ « On a compulsé avec patience, dit l'un de nos archevêques dans un mandement, les registres des asiles d'aliénés, des prisons et des pénitenciers ; on a étudié avec probité les dossiers des cours civiles et criminelles... Eh bien ! la proportion des condamnations et des séquestrations juridiques occasionnées par l'abus des boissons est telle, qu'advenant la disparition de cet abus, des calculs très précis en ont fourni la démonstration, les deux-tiers des tribunaux ne fonctionneraient plus, faute de clients, et la plupart des maisons de détention et de réforme seraient totalement dépouillées. »
4. ↑ « Mieux vaut une mauvaise eau qu'une liqueur alcoolique quelconque », affirmait récemment un illustre explorateur français, le général Galliéni. C'est peut-être une exagération, mais il est sûr, il est prouvé qu'il n'y a pas de liqueurs alcooliques hygiéniques. Pourquoi en offririez-vous ?

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Viticulum
- Barsetti46
- Ernest-Mtl
- Shev123
- Paigeounette
- Toto256
- Kaviraf
- El Verdugo
- Newnewlaw

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)